Nationalisme et consolation dans la littérature populaire espagnole des années 1898

Jean-François Botrel

"Desmembrado de la Patria/el territorio..." [1].

1. *Consummatum est* : le désastre est consommé : Cuba, Puerto Rico, les Philippines, l'île de Guam, les autres Carolines, Mariannes et Palaos changent de mains et de maîtres... [2].
Ce coup de massue ("porrazo") reçu, on dit qu'aux rugissements cocardiers du lion espagnol succédèrent la stupeur, puis l'abattement ou le soulagement, l'apathie, l'indifférence ou la résignation dans une Espagne "sin pulso" [3].

Ainsi est présentée la réaction populaire au "désastre", mais, comme l'écrit Melchor Fernández Almagro [4], "anonadamiento no es indiferencia" et on ne peut en rester à ces apparences : en 1907, Miquel S. Oliver dans son étude sur la littérature du désastre [5] disait que "la historia de la psicología popular... está todavía por hacer", et la vérité c'est que les historiens s'interrogent encore sur l'état des sentiments réels des couches populires, avant et après 1898. Il faut, donc, se demander comment émergent ces apparences.

La question se pose alors de savoir si l'on peut, en dehors de la production des grands ténors de la plume et de la regénération qui représente généralement ce qu'on appelle la "literatura del desastre", avoir accès, à travers la presse quotidienne — comme l'a fait partiellement G.A. Dugast — [6] ou à travers la littérature dite populaire, à cette opinion populaire. La réponse est bien sûr fonction de la conception qu'on a d'une telle littérature : reflet d'une opinion, traduction esthétique de sentiments ou élément configurateur de cette même opinion et de la psychologie populaire ? Probablement tout à la fois, mais avec un poids inégal des

facteurs [7]. Et ne pas tenir compte de cette dimension dialectique peut amener à considérer comme étant l'émanation de l'opinion populaire, comme "concionero popular", toutes les poésies publiées dans la presse des années 1896-98, sans se demander si, précisément, elles ne contribuent pas *aussi*, de façon importante, à configurer cette opinion, à la cohérer et à la fixer, dans un patriotisme standard, à la fois bêlant et effréné... [8].

2. *Le désastre, avant et après, de l'aleluya à la livraison.*

Dès lors que l'on pense que le processus de formation de l'opinion populaire est aussi important que l'opinion résultante, il peut être intéressant de solliciter la littérature de consommation spécifiquement populaire dont on trouve trace avant et après 1898, sous forme d'*aleluyas*, de *pliegos de cordel* (*romances* et *historias*), de romans par livraison, etc, [9], même si l'audience de certaines de ces formes d'expression se trouve alors déjà limitée [10].

Laissons de côté, pour l'instant, la production d'avant 1898, essentiellement "informative" et galvanisatrice des esprits sinon des bras, pour ne considérer que celle qui est introduite dans le circuit populaire alors que tout est consommé, c'est-à-dire dans une phase de reflux et de repli après la vague déferlante d'exaltation patriotique et nationaliste.

2.1. *Des "histoires" pour le bon peuple.* Notre corpus de référence sera constitué par trois *historias : Historia de la rebelión y despojo de las Islas Filipinas, Historia de la guerra e independencia de Cuba*, et *Historia de la guerra contra los Estados Unidos Norteamericanos* [12], de trois *pliegos*, soit 24 pages, chacune et publiées à Madrid, après 1900 et avant 1902 [13], par la maison Hernando (Despacho : calle del Arenal, núm. 11).

Ces *historias*, divisées en plusieurs parties successives, avec ou sans titres explicites, sont écrites en vers octosyllabes assonancés : un peu plus de 5000 au total [14]. Elles sont, comme presque toujours lorsqu'il s'agit de littérature de colportage, "officiellement" anonymes, le pseudonymat qui s'attache à la première, qui a été écrite par Juan del Pueblo, n'apportant guère plus de précisions que le total anonymat.

Elles représentent pratiquement les dernières et tardives innovations dans un fonds de... 99 titres, fossilisés depuis longtemps déjà, et conservent la quasi totalité des caractéristiques anciennes du genre, en conciliant toutefois deux formes : celle du *romance* et de celle de l'*historia* [15]. Mais cette conformité au genre dit de colportage (on verra plus loin qu'il s'agit d'un

parti-pris) est poussée encore plus loin ; ces trois *historias*, conçues d'ailleurs comme un tout [16], se coulent dans la tradition du *romance noticiero*, encore en vigueur à la fin du XIXe siècle, de la littérature d'information, substitut ou complément de la presse, pour un public qui n'y a pas (ou peu) accès [17]. Toutes trois font le récit d'épisodes – des faits guerriers, essentiellement – compris entre août 1896 (conjuration du Katipunan) et le Traité de Paris (10 décembre 1898) pour la *Rebelión de Filipinas*, le Grito de Baire (24 février 1895) et la rédition de Santiago (12 juillet 1898) pour la *Guerra de Cuba*, le récit de *Guerra contra los Estados Unidos*, entrecoupé d'allusions à la situation aux Philippines, reprenant, dans une perspective moins événementielle, les derniers mois de 1898.

Cette histoire quasiment à chaud s'appuie de toute évidence, outre sur la presse, sur des *romances* et *aleluyas* publiés antérieurement [18], en complétant ou achevant le processus de légendarisation de certains épisodes guerriers et glorieux, comme celui de Cascorro [19]. Elle y apporte toutefois une dimension pseudo-réflexive, sous forme de considérations philosophico-politiques qui émaillent le récit événementiel et chronologique proprement dit, cette propension à l'histoire-bilan visant de toute évidence à expliquer et interpréter, pour la justifier, la triple défaite dont elle doit aider à surmonter les effets, psychologiques en particulier, et à prévenir les conséquences.

2.2. *Un projet se défiant du peuple qui dort*. En l'absence d'un inventaire exhaustif de la "literatura del desastre", il est difficile de dire si ces *historias* sont le premier essai d'histoire, tout à la fois récit et bilan, de la "guerra del desastre" comme l'appelait le peuple [20]. Elles ont, par contre, toutes les chances d'êtres à la fois les premières et les seules existantes dans la littérature de colportage, et l'on doit, étant donné le public auquel s'adressait habituellement ce genre d'imprimés [21], s'interroger sur les raisons de cette triple production, sur sa fonction.

Les témoins de la période qui suit le désastre insistent sur la passivité, l'indifférence, l'atonie de l'opinion populaire, dont on ne connaît, en effet — mais notre connaissance de la période est-elle suffisante ? — [22] que des manifestations de révolte très épisodiques et localisées – et pour cause — à l'occasion du retour des soldats blessés dans les ports espagnols, à Vigo, en particulier [23].

Mais quand Silvela disait, en substance, qu'il faut se méfier de l'eau qui dort [24], il ne traduisait sans doute qu'une opinion généralisée dans la classe dominante qui, à tout le moins, ne

pouvait concevoir que ceux qui avaient supporté financièrement et, souvent, dans leur chair, le poids d'un échec aussi total, restent ainsi sans réaction, avec cette idée qui, de toute façon, le temps viendrait (allait venir ?) où le peuple demanderait des comptes.

Ne valait-il pas mieux, dès lors, du point de vue de cette classe, devancer de nouveaux événements en faisant ou en faisant faire une certaine histoire de ce qui s'était réellement passé, de toute la suite des événements et de leur enchaînement qui n'étaient certainement pas connus de la plus grande partie de l'opinion "reculée", paysanne, en particulier, qui ne disposait que des témoignages partiels et potentiellement dangereux des rescapés ? C'est ce que font ces trois histoires.

Le simple fait de prendre, en faisant de l'histoire, du recul par rapport à l'événement dédramatise, dépassionne une situation qui n'est désormais plus vécue, mais mise à distance, considérée comme de l'histoire déjà ancienne et susceptible de toutes les manipulations et idéalisations, en un mot d'une version.

Mais il était encore plus de l'intérêt de la classe dominante de raconter ce qui venait de se passer en feignant d'expliquer, en signalant certaines causes et en désignant des coupables et, surtout, en faisant jouer, grâce à la littérature, un sentiment national ou nationaliste ressuscité pour l'occasion, en valorisant à l'extrême un peuple espagnol fier et digne de son glorieux bien que lointain passé, et, ce faisant, apaiser, mettre du baume au coeur sinon aux plaies, bercer, endormir, en un mot consoler.

Le projet, idéologique et esthétique, semble donc cohérent : il s'agit d'aider le peuple à avaler l'amère pilule des trois guerres et des trois défaites, en l'écartant, dans toute la mesure du possible, de la prise de conscience des causes réelles et, éventuellement, de solutions politiques conformes à ses intérêts. Pour ce faire, il "suffit" de donner à un récit aussi peu réaliste et précis que possible, un cadre idéologique de référence qui le sorte du temps contemporain, par une double projection, dans le lointain passé (par l'exaltation de l'histoire de "la España nuestra", et de ses valeurs supérieures et éternelles, fondement, unique ici, du sentiment nationaliste) et dans l'avenir (solutions fumeuses et nuages d'encre). Avec ces ersatz d'histoire, donner des satisfactions morales qui fassent oublier les blessures physiques, substituer à des raisons d'être révolté des raisons d'être fier et rassuré, d'être confiant et même d'espérer ou de croire ; agir, donc, comme un optimisant, aliéner.

En ce sens, nos *historias* sont de véritables machines de guerre idéologique qui veulent cacher leur fonction.

2.3. *Le nid du coucou*. Celui qui les met en branle s'appelle Juan del Pueblo [25], pseudonyme dont la redondance est tout un programme : Juan n'est-il pas, en Espagne, le peuple par antonomase ? N'est-ce pas l'annonce d'une volonté de se faire reconnaître comme étant des siens, de s'installer de plein-pied dans un public populaire et d'être la voix collective du peuple pour le peuple ? Cet appeau peut jouer comme facteur fallacieux de reconnaissance et amorcer ainsi une entreprise idéologique cohérente dont le peuple n'est ni acteur, ni agent, fût-ce par délégation, mais spectateur.

Quel coucou se cache dans ce nid collectif ? Si les déceleurs de pseudonymes ont vu juste, il s'agit du Père Fray Teodoro Rodríguez [26], O.S.A., religieux augustin, donc, né en 1864, directeur depuis 1895 du *Real Colegio de Alfonso XII* et de la *Universidad libre de El Escorial*, qui publiera également en 1905 chez Hernando (devenu Perlado, Páez y Ca), *El Problema nacional* [27], qui, sous l'exergue "Veritas liberabit vos", affirme vouloir s'adresser "A los hombres de buena voluntad que quieran compenetrarse de nuestras actuales desdichas y sientan la necesidad de un estado social más elevado que nos redima de la catástrofe final". Dans cet échantillon de littérature thérapeutique ou regénérationiste, souvent arbitriste, alors en usage, se trouvent exprimées sous forme d'un discours théorisant dont la clarté et la cohérence sont rarement évidentes, des "humildísimas observaciones, *trasunto fiel de la aspiración del pueblo*" (c'est Blas qui l'a dit ou plutôt Juan, c'est-à-dire Fr. Teodoro), fortement influencées par la pensée de Ricardo Macías Picavea, tout comme certaines "analyses" ou "solutions" proposées dans les *Historias* [28].

Cette auto-proclamation de Fr. Teodoro Rodríguez comme porte-parole des aspirations et de la pensée du peuple, on la retrouvera plus tard dans ce curieux auto-portrait, publié dans *Lecturas sociales. Série 1a. Explotadores y explotados* [29] et intitulé : "¿Quién es Juan del Pueblo ?". Réponse : "Soy un sincero, un hombre que vive de su trabajo, que no recibe una peseta de nadie, ni del Estado ni de los ricos ni de las cuotas de las sociedades obreras y por eso gozo de una independencia en mi modesto vivir que me permite decir las verdades al lucero del alba". Les propos de l'Augustin, dignes d'un Jésuite, sont peut-être sincères et sans doute était-il effectivement convaincu que sa plume "se (movía) siempre y solamente a impulsos del deseo de decir la verdad al pueblo" [30]. Il n'en reste pas moins que l'entreprise de lutte idéologique qui est la sienne consiste alors essentiellement en la réfutation des "erreurs et contre-vérités" propagées par les syndicats ouvriers, les socialistes et les marxistes réunis [31].

2.4. *Teodoro para el pueblo.* Ces formes d'interventions postérieures aux *historias* de Juan-Teodoro del Pueblo-Rodríguez auprès du peuple, avec d'évidentes intentions de propagande et de conviction idéologique et politique, cette volonté systématique de se mettre au niveau de son public – procédé bien connu pour "capter la bienveillance", en supprimant artificiellement les obstacles de type social —, tout cela doit amener à considérer les *historias* écrites par Juan del Pueblo, comme ce qu'elles auraient pu ne pas être, comme des histoires pour le bon peuple, sous-tendues par une idéologie qui est sans doute moins celle du peuple que celle qu'on lui destine, avec, par ailleurs, d'évidentes références à des éléments déjà assimilés par celui-ci avant 1898 et le désastre.

Le démontage du système idéologique et formel peut nous aider à discerner les ingrédients d'une recette qui, en l'occurence, consiste à réchauffer les vieux plats nationalistes.

3. *La España nuestra.* La clef de tout le système est sans aucun doute à trouver en dehors du texte, dans une certaine idée de l'Espagne et de *son* peuple, abondamment illustrée dans la littérature patriotarde d'avant 1898, poussée jusqu'à la caricature dans une période de sursaut national contre l'agression yankee [32] et qui vient tout droit de l'histoire telle qu'elle était inculquée aux niveaux les plus élémentaires [33] : c'était, selon Miquel S. Oliver [34], "un amalgama misteriosa de fechas, de nombres, de versos marciales"..., "un continuo halago de la vanidad nacional" où l'Espagne, dotée de tous les biens par Dieu, donnait l'image optimiste de l'évidente supériorité de la "raza indómita".

Ce sont toutes ces notions-images d'Epinal qu'il faut réintroduire pour comprendre le sens des abstractions présentes dans les *historias* de Juan del Pueblo : *nación*, *patria*, *raza*, *pueblo español*, *España*, *bandera* et surtout le possessif *nuestro/a*, accolé à ces termes, inclusif de toute la communauté historique et présente ("los nuestros") dont l'expression nationale majeure est : "la España nuestra". Une Espagne supérieure ; il suffit pour cela de se souvenir du passé.

3.1. "*...y fija la memoria en lo pasado...*" [35]. Cette Espagne bien commun renvoie, en effet, à la différence de ses ennemis, à une glorieuse histoire, à un glorieux passé plein de "faits légendaires", où le monde a appris "cuanto de grande ha existido : /ESPAÑA, cuna de bravos, /de hidalguía protopipo, /que con la cruz y la espada/y el esfuerzo de sus hijos/logró que no se pusiera/nunca el sol en sus dominios ; /pueblo de guerrera estirpe/

que conquistó con sus bríos/los mares más turbulentos, /los pueblos más aguerridos, /llevando con sus banderas, /a la par que el cristianismo, /arte, fe, cultura y gloria/a todos sus enemigos./ ¡ESPAÑA! patria sagrada/que durante muchos siglos/fue el asombro de las gentes/por sus soldados invictos, /por sus sabios sin ejemplo, /por sus sagaces políticos, /por sus artistas geniales, /por sus heroicos marinos" [36].

On ne peut sans doute regarder plus loin vers le passé ni être plus enthousiaste... Cette invitation au voyage dans un temps reculé et idéalisé de la splendeur impériale qui ne fait cependant que mobiliser des schémas présents dans les mentalités, peut suffire à faire passer le reste, à faire oublier une décadence pourtant signalée et surtout tous les silences de cette histoire [37] : elle vise à créer la communion dans une Espagne idéelle [38].

Ce renvoi à un passé [39] où l'on trouve présent - situation oblige —, Numance, Sagonte, Gérone et Saragosse (un pont de plus de vingt siècles !) à côté de Christophe Colomb, est un renvoi implicite à la permanence de ces traits glorieux constitutifs, au sens propre, de la nation espagnole, qui, dans son isolement international (elle est seule contre trois et même contre tous), peut écraser de sa supériorité historique ces parvenus de (à) l'histoire que sont les yankees, les cubains et les philippins.

C'est dans cette double définition, par rapport à l'histoire qui fonde la supériorité et par rapport aux trois ennemis et à leurs complices sur lesquels s'affirme cette supériorité, qu'il faut chercher les principes d'une identité nationale de circonstance, peu différente, somme toute, de celle d'avant les défaites et le désastre.

3.2. *"La nación más noble que conoció el universo..."* [40]. On peut l'observer dans l'organisation structurale des valeurs issues de cette histoire, valeurs héritées mais en vigueur, opposées aux antivaleurs des peuples sans histoire, qu'on peut schématiser de la façon suivante :

noblesse (*hidalguía*)	vilains
héroïsme (courage)	couardise (trahison)
civilisation (*raza*)	barbarie

C'est, sans conteste, la valeur "noblesse" qui prédomine en fréquence au niveau des occurences et de l'implicite. Elle est signifiée par les adjectifs *hidalgo* ("manera hidalga", "nuestro hidalgo pueblo", "pueblo hidalgo", "pechos hidalgos que laten por nuestra Patria", etc...), *noble* ("nuestra noble patria", "pueblo hidalgo y noble") ou, moins fréquemment, *honrado* ("español pobre pero honrado", "pueblo honrado") bien que le sens de

l'honneur fasse très mal ressentir les insultes et injures au *caballero* espagnol confronté au rufian yankee et qu'on affirme très haut que "España lucha por su honra, /y cuando de honra se trata, /todo sacrificio es poco/para las gentes honradas" [41]. A l'opposé se trouve la "condición villana" des yankees, leurs "artes villanas", les "villanos mestizos", des Judas dont on ne peut attendre que fourberie, trahison et couardise.

L'espagnol, lui, est "bravo" ("soldado bravo y sufrido", "la bravura de los nuestros"), plein de hardiesse ("ardimiento"), prompt à donner des preuves de courage, à prodiguer les faits de bravoure et à se sacrifier, tandis que ses ennemis sont assimilés à des bandits ("salteadores", malhechores", "ladrones"), bref, des gens qui ne savent pas, qui ne peuvent pas se battre à la loyale et qui (sous-entendu) se retrouvent peut-être vainqueurs, mais sans avoir les qualités du "vrai" vainqueur.

Comment pourrait-il en être autrement puisqu'il s'agit de barbares, qu'ils soient yankees ("la barbarie de los yankees"), philippins ("las salvajes hordas filipinas") ou, plus encore peut-être, *mambises*, avec le "bárbaro y sanguinario Maceo", les "feroces negradas" et autres "hordas feroces de negros", "negros" et "bandidos de mala ralea", tout ce monde commettant les pires excès, crimes et atrocités — les trois *historias* en regorgent — ?

Philippins et cubains se rendent même — ce qui est, pour Juan del Pueblo, le comble — coupables de racisme anti-blanc [42]. Car, enfin, qui leur a tout apporté, la civilisation, en particulier ? Il faudrait, ici, citer tous les passages où Juan del Pueblo rappelle pour la plus grande satisfaction et/ou consolation présumée de son public, comment l'Espagne a été à l'égard de Cuba "la Patria que sacóla/de la nada en que yacía, /y que la dio su cultura, /su idioma, su arte, su vida" mais aussi, un héritage, tous ces inestimables trésors (moraux) que sont "valor, nobleza, entusiasmo, /sangre generosa y noble, /empeños siempre elevados/y una historia cual ninguna/por sus timbres tan preclaros" [43].

Voilà, en résumé, ce que les espagnols ont et que les autres n'ont pas. Et ne faut-il pas voir dans le drapeau espagnol tant célébré ("nuestra santa bandera", "siempre marcha enhiesta la santa enseña de España") un symbole que les négociateurs de Paris mettront le plus grand soin à récupérer par une des clauses du traité [44], symbole de l'Etat aristocratique et de conquête, de l'Etat guerrier, ainsi que le qualifiait Joaquín Costa, totalement anachronique et "failli", mais toujours proposé comme modèle et comme étendard du renouveau.

Il est à cet égard intéressant d'observer comment, dans le système prôné par Juan del Pueblo, se trouve rejeté au pôle

opposé (celui des valeurs vilement matérielles), la valeur suprême de l'Etat capitaliste et bourgeois des commerçants et autres yankees, l'argent, digne d'un mépris scandalisé.

L'offense suprême semble bien d'ailleurs être cet argent que les yankees proposent en échange des Philippines : "Y para que mayor sea/la ofensa, nos significan/que darán veinte millones/de *dollars*... suma mezquina/que es como una bofetada/ de la Patria en la mejilla/puesto que nada remedia/y nos cubre de ignominia" [45].

Ce système de pensée, encore une fois, n'est pas original : toutes les valeurs déduites ou mises en avant faisaient partie d'un bien alors commun : les espagnols qui étaient allés à l'école entre 1865 et 1880, étaient bein persuadés, comme Miguel S. Oliver, que "en todo eran los primeros" [46] ; Rubén Darío, encore plus espagnoliste que les espagnols, proclamait : "La España que yo defiendo se llama Hidalguía, Ideal, Nobleza" ; les articles de presse, poèmes et *aleluyas* publiés avant 1898 en étaient littéralement remplis, et le ton du memorandum des négociateurs du Traité de Paris avait encore des accents d'hidalgos outragés [47].

Ce qui est étonnant, par contre, c'est de voir comment, après la triple défaite et le désastre, ces mêmes valeurs restent intactes et fondent tout un système de consolation.

4. *La consolation.* L'effet de consolation qu'on trouve appliqué à la littérature populaire, en particulier par Umberto Eco, trouve ici son ressort fondamental, pour aussi inconcevable que cela puisse paraître, dans une attitude de totale supériorité qui, au niveau de l'expression, se traduit : 1) par toutes les formes de mépris pour l'infériorité postulée, sinon prouvée, de l'ennemi (des ennemis) ; 2) par une certaine écriture (enjolivante) de l'histoire ; 3) par l'affirmation de la victoire... morale de l'Espagne.

4.1. *Le temps du mépris.* Il suffit, pour cela, de mettre en évidence, sous forme de parenthèses ou, dans le cas de la *Historia de la guerra contra los Estados Unidos Norte-americanos*, de véritables prolégomènes, l'infériorité de l'ennemi par rapport au système de valeurs supposément reconnues.

4.1.1. *Nation/histoire.* Ainsi, il est fait clairement distinction entre la Nation qui a une histoire, glorieuse, d'une part (c'est "la España nuestra"), et tous ceux qui n'ont tout simplement pas d'histoire, ou bien en ont une, mais si récente et si ignoble qu'on n'en peut parler qu'avec mépris.

Dans la première catégorie se trouvent, bien entendu, les

tagalos ou *mestizos* (jamais dits philippins) et les *mambises* (jamais dits cubains) dont l'accession à l'histoire s'est faite avec leur civilisation-par-l'Espagne, qui dès lors n'ont pas d'histoire qui leur soit propre et qui n'en auront pas après puisque Juan del Pueblo prophétise à ces "républiques" (les guillemets traduisent la connotation de mépris) dont il faut quand même bien reconnaître qu'elles se sont émancipées de la tutelle de l'Espagne, leur prophétise l'esclavage... "Alors vous souviendrez de la Mère Espagne qui... etc...". Ici seulement le mépris cède la place à la grandeur d'âme sous forme de générosité supérieure à l'égard des filles ingrates à qui le nationalisme espagnol ne reconnaît pas le statut de nations majeures !

De là, aussi, cette ironie, également supérieure, que Juan del Pueblo affecte à l'égard des "rebelles" et "insurgés" *mestizos* (aux Philippines) et des traîtres cubains qui ont la prétention de singer les moeurs démocratiques de nations civilisées. Et de brocarder "el sin igual mamarracho/de Aguinaldo" qui "convocaba como dictador, a cuantos/pueblos le estaban sumisos, /para dar el espectáculo/de un *Parlamento*, a manera/de pueblo civilizado (...) y viose el *gran magistrado*/con ministros y gobierno, /hecho todo un soberano !", le tout étant présenté comme une véritable saynète [48]. Des citations du même ordre pourraient être produites pour Cuba [49].

Le cas des yankees (terme substantif et qualificatif prédominant sur quelques *americanos* ou *norteamericanos*) est différent, en ce sens que l'intervention civilisatrice ne peut être aussi évidente, encore qu'on rappelle au passage que la Floride... n'a jamais été payée à l'Espagne...

Est-ce parce que l'Espagne n'eut pas à jouer un rôle historique auprès des Etats-Unis d'Amérique que leur histoire première est peuplée (au sens propre) par des/de voleurs, putains et malfaiteurs, etc... Sans le dire expressément, Juan del Pueblo le sous-entend : il suffit pour le comprendre de lire les premiers vers de la *Historia de la guerra contra los Estados Unidos Norteamericanos* :

> "Refugio de malhechores,
> de criminales asilo,
> mezcla inmunda de canallas
> de todas partes huidos, etc..." [50].

Une telle histoire ne peut — et on a dans ce déterminisme la clef *a contrario* de la supériorité actuelle de l'Espagne — faire des yankees que des hors-la-loi, des bandits, des voleurs, des couards, des traîtres, des rufians, des "héros de garde robe" [51] :

"descendientes de un conjunto de ladrones y rameras/tienen que obrar como obran", "pueblo de cieno nacido/jamás puede ser honrado", "el que es malhechor de origen y está entre pillos criado, ni puede negar su casta, ni olvidará los resabios adquiridos" [52], ces vérités d'évidence étant corroborées, sur le mode populaire, sous forme de proverbes glosés : "Verdad es que nunca han hado de sí ni águilas los topos ni jamón los avellanos", "¿esperar de un yankee nada que esté al derecho ajustado o a la razón o a la justicia ?... ¡Sueño vano !", tout cela serait "pedir peras al olmo", et, comme on le sait, "Ni los olmos darán peras ni los yankees nada digno". C.Q.F.D. : "yankee y ladrón, todo es uno" [53].

4.1.2. *L'invective*. Mais la manifestation de la supériorité méprisante ne se contente pas de la déduction, ni de l'implicite : elle passe aussi — et sans doute faut-il y voir un signe de faiblesse de la théorie — par l'invective, véritable exorcisme verbal et exutoire, procédé magique s'il en est : devant (contre) un destinataire puissant vainqueur mais physiquement absent, Juan del Pueblo déverse, pour ses lecteurs, des injures consolatrices depuis cette même supériorité établie et intouchable. Ainsi, par exemple, Calixto García est, en vingt vers, assaisonné des qualificatifs et épithètes suivants : "traidor", "vil alimaña", "el muy villano", "forajido", "traidor tan ruin y canalla", "colmo de la miseria humana", "traidor como no hay ejemplo",... [54].

Ce procédé qui peut apparaître, aujourd'hui, comme dérisoire, mérite d'être analysé et démonté, en ce qu'il illustre en particulier, à travers les champs sémantiques auxquels il a recours, les attitudes mentales collectives qui pouvaient être celles de l'Espagne populaire d'alors ou celles qu'on essayait encore et toujours de lui inculquer.

Un relevé systématique des qualificatifs explicites ou déduits, appliqués, dans la *Historia de la rebelión y despojo de las Islas Filipinas*, aux *tagalos*, *mestizos* et yankees, respectivement, permet de construire le tableau suivant :

tagalo	mestizo	yankee	español
rebelde	insurrecto	ladrón	en su derecho
salvaje	estúpido	cerdo	civilizado
desleal	desleal	vil	noble

Des résultats identiques sont obtenus lorsque l'invective s'applique aux *mambises* et *negros* cubains.

Mais le plus important est sans doute, encore une fois, le système sur lequel se fonde l'invective et qu'elle contribue, à son tour, à consolider, c'est-à-dire la référence au modèle, celui

de l'espagnol dans son bon droit, civilisé et noble, selon les Ecritures de l'Histoire [55].

Dès lors qu'on en comprend le fonctionnement, il importe sans doute moins de s'attarder au détail de l'invective, sauf pour signaler la grande propension de Juan del Pueblo à recourir à la symbolique animale et à l'animalisation pour mieux rabaisser ou avilir l'ennemi.

4.1.3. *L'animalisation*. En arrière-plan, se trouve la culture biblique de Fr. Teodoro, avec sa cohorte d'animaux purs et impurs de référence [56].

Le cas le plus frappant est celui des yankees dont le qualificatif dévalorisant attaché au porc est ici repris sous toutes les formes possibles et imaginables : des substantifs comme "cerdo", "cochino", "marrano", "gorrinos de mala casta", des qualificatifs comme "el muy cerdo, los muy cerdos", et d'autres dérivés du même produit : "los porqueros de Washington", "como no tienen narices", "la pocilga" "su huella innoble, indigna profanó el suelo de Cuba" [57].

D'autres dénominations en rapport avec l'action de prises et l'oiseau de proie donne également, quoique à un niveau de fréquence moindre, argument pour des métaphores.

Mais l'exorcisme verbal a également le pouvoir de changer les *tagalos* en macaques ou lièvres fuyants, les *mestizos* en serpents ("sierpe que envenena con su aliento", "serpiente del paraíso en que nació", "víbora"), voire en singes (mimétisme), Maceo en "tigre sanguinaire" et Máximo Gómez en "hyène cruelle sans entrailles" [58].

Le noble lion (celui qui trône au frontiscipe de l'édition de luxe des *Episodios Nacionales* de Galdós ou en haut des marches des Cortes) [59] observe impassible ce grouillement de bêtes ou "alimañas", ("más que hombres son fieras", est-il dit des *mambises*) et peut se sentir fier d'être espagnol.

4.1.4. *L'antiphrase*. La manifestation d'une (si grande) supériorité doublée de mépris, trouve également une traduction particulièrement systématique dans l'antiphrase ironique, soulignée par l'utilisation typographique de l'italique, mais qui correspond, bien sûr, à une intonation particulière d'une éventuelle récitation.

C'est ainsi qu'on feint de prêter à l'ennemi des vertus et qualités infirmées par le contexte ou le ton et qu'on parle de la "*culta* República americana", de los "*bravos*", "*cultos*", "*valerosos*", "*valientes*" américains, de "los *héroes* de la manigua",

du "*gran magistrado*", s'agissant du "muy gaznápiro Aguinaldo" ou du "*generalísimo*" à propos du "bandido de mala casta" Máximo Gómez.

4.1.5. *L'affirmation dogmatique redondante*. Le dernier procédé (figure de style et de pensée) remarquable [60] est ce que l'on peut appeler, faute de terme plus synthétique ou rhétorique, l'affirmation dogmatique absolue et redondante, du genre : "la guerra más infame y más inicua que jamás el mundo viera", procédé fondé — on le voit - sur un véritable écran linguistique (superlatif absolu arbitraire renforcé par des degrés d'intensité temporelle ("jamás") et spatiale ("el mundo") accumulés) destiné à remplacer l'explication ou la démonstration par une vérité d'évidence assénée péremptoirement [61]. C'est ce qu'on appelle se bercer de mots.

Mais les effets de cette "conscience" de la supériorité nationale vont encore plus loin, puisqu'ils n'entraînent une sorte de reconstitution (déformation ou embellissement) de l'histoire de la période qui vient de s'écouler, dont le recit globalement chronologique, au présent, s'accompagne d'une vision idéale, irréelle et anachronique sinon anhistorique.

42. *Comment enjoliver l'histoire* ? A cela correspond toute une série d'attitudes et de choix, de procédés qui ont tous pour finalité la consolation. C'est d'abord :

4.2.1. *Le temps des regrets...* ou l'invitation à savourer les temps glorieux où, par exemple, le *tagalo* "hipócrita/a nuestros pies se arrastraba" [62], à moins que la mémoire du célèbre nez de Cléopâtre n'incite à rêver, imaginer, ce qui se serait passé si Máximo Gómez, et Calixto García avaient connu le même sort qu'Antonio Maceo [63] et si "a tiempo... se le hubiera arrancado/a tal víbora (il s'agit ici du *mestizo* philippin) el veneno/con que empozoñó la sangre/de quien tanto bien le ha hecho" [64].

4.2.2. *Retarder l'issue fatale*. Mais bien sûr l'issue est inéluctable et connue : Juan del Pueblo peut cependant la préparer, en insistant, par exemple, sur la prudence du gouvernement espagnol, lequel "por fuerza se ve arrastrado al conflicto que él evita", sur sa grande patience (autre vertu cardinale), en exaltant l'élan national ("todo el mundo desea dar su vida por la patria"), mais surtout en passant rapidement sur les défaites ou même en faisant un silence complet sur elles [65] et en insistant, par logique contrepartie, sur les actes de bravoure de "los nuestros", créant ainsi facticement un matelas psychologique qui puisse atténuer les

effets de la chute.

4.2.3. *L'imagerie d'Epinal.* On en trouve les meilleures illustrations dans la mise en valeur des épisodes glorieux qui ne devaient pas manquer de satisfaire l'amour-propre national et particulier : c'est la liste des "encuentros en que los hijos de España demostraron su ardimiento en defensa de su Patria", à Cuba, la geste du général Polavieja qui signe, aux Philippines, "la única página digna en nuestras últimas guerras", ce qui lui vaut 351 vers de la part de Juan del Pueblo [66], lequel dans la *Historia de la guerra e independencia de Cuba* semble avoir oublié le caractère unique de cette page d'histoire puisqu'il y raconte, en 206 vers, l'héroïque conduite d'Eloy Gonzalo García à Cascorro [67]. Mais ce sont aussi les multiples traits de bravoure qui émaillent trois récits qui ne peuvent se terminer que par trois défaites : Punta Brava où est éliminé Maceo, "la resistencia heroica de Santiago de Cuba" [68], le "no se rinde" de Linares, leçon de dignité et de courage donnée aux yankees ("entre los yankees/el desencanto principia,/y la lección les eseña/lo que ya saber debían :/que la bandera española/héroes tan solo cobija" [69], et lorsque le "désenchantement" mythique des yankees oblige l'escadre espagnole à s'immoler, le sacrifice de l'amiral Cervera. Certes les yankees ont vaincu, mais sans gloire et surtout sans que l'honneur espagnol soit atteint [70].

4.2.4. *La peur yankee.* D'ailleurs pendant tout le temps qui précède le moment obligé de la défaite, rien n'empêche Juan del Pueblo de supposer et de signaler avec insistance la peur des yankees pour les espagnols, en particulier pour "el soldado bravo, disciplinado y sufrido" [71] qui leur ôte — pour peu de temps sans doute, mais l'Histoire en gardera le souvenir — l'envie de s'approcher de La Havane "donde saben que hay valientes/que impacientes les aguardan/para luchar con nobleza,/frente a frente, cara a cara" [72].

4.2.5. *La bravoure du "soldadito" espagnol.* Dans ces "valientes" il y a une mine de "heroicidades sin número", "ardimiento", "pruebas de valor que pasman" que Juan del Pueblo n'arrive pas à épuiser, avant de devoir introduire l'aveu de la réalité de la défaite malgré toute cette débauche de bravoure et de grandeur morale, par des ennemis dénués de ces qualités mais pourvus de la force matérielle [3]. Aveu rapidement glissé (" ¡No hay lucha ni resistencia/posibles !...", "Hay que aceptar a la fuerza/los millones que se cita" [74]), pour revenir aussitôt à la goire des morts au champ d'honneur : "Gloria a los muertos... Cayeron no ven-

cidos, destrozados" [75].

Dans ces *historias* de Juan del Pueblo on trouvera des morceaux de bravoure (militaire et littéraire) dignes des années 1860 ou 1910 comme celui-ci où le "soldadito español" ne peut qu'arracher des larmes de fierté nationales : "harapo es el uniforme, /destrozado en la manigua ; /harapo que viste ufano, /porque al mundo testifica/los trabajos que padece/por defender la justicia/ de los derechos de España/sobre la una y otra Antilla. /Amarillo y demacrado/por los males de aquel clima, /consumido por la fiebre, /extenuado de fatiga, /sufre el hambre resignado, /y escucha con alegría/del clarín la aguda nota/cuando convoca a las filas/para entrar en la pelea/que su corazón ansía" [76]. Un martyr de la Patrie, enfin, dont la figure, rayonnante malgré la dyssenterie et la fièvre, anéantit dans sa défaite ou sa mort,... le vainqueur !

4.2.6. *Le non-respect des règles*. Il faut dire que pour comble de malchance pour les espagnols, ce vainqueur, qui est aussi le triple ennemi, ne respecte pas les règles qui devraient régir le jeu dela guerre selon le code de... la chevalerie. Les yankees, par exemple, à la fin du siègle de Manille, "si atacaron, fue cuando no procedía en buen derecho" et — ce qui est encore pire - "empleando proyectiles prohibidos, explosivos e incendiarios" [77], ne craignant pas de s'attaquer aux navires marchands", "hollando todas las prácticas/que siguen los pueblos cultos" [78]. Quant à Maceo, "jamás buscó al enemigo/ cara a cara, en campo raso, /sin abrigar la certeza/de poder anonadarlo/luchando diez contra uno, /y aun esto de vez en cuando ; /porque de sobra sabía/que siempre le costó caro/el luchar en buena lid" [79].

Victime de tant de félonie, d'atrocités et de débauche de force, le soldat espagnol meurt mais ne se rend pas, comme en témoigne, dans ces récits, le port altier du drapeau.

4.2.7. *Saufs sont l'honneur et le drapeau*. Le drapeau, en effet, reste, quoi qu'il arrive, imperturbablement dressé : "la bandera roja y gualda sigue enhiesta", "no se humilla", "la bandera española/enhiesta ondea gallarda/en San Juan de Puetro Rico/no vencida ni humillada" [80]. Ainsi malgré la défaite le drapeau de l'honneur reste brandi, flotte haut et pur.

Par l'accumulation de tels procédés dont on pourrait certainement compléter l'inventaire, on voit comment l'histoire de ces trois guerres peut apparaître comme une succession de victoires morales qui en arrivent à estomper et quasiment à faire oublier défaites et humiliations.

Mieux : l'avenir semble totalement assuré pour un peuple réunissant de telles valeurs éternelles, et en si grande quantité. Fort de cela, Juan del Pueblo peut mettre en garde et même menacer Europe et Etats-Unis : "Cara pagarás Europa tu política bastarda..." et s'adressant au yankee : "¡Ay de ti, el día que España/se cure de las heridas/que a traición la has inferido !/ Ya sabrás lo que es justicia" ou sur le ton prophétique : "esa nación de bandidos/que hoy se muestran endiosados, /...algún día, por fuerza, /ha de pagar todo cuanto/contra lo que es justo y recto, /criminal ha perpetrado" [81]. Le principal, de toute façon, est de se projeter dans un futur où l'Espagne se réveillera et les méchants seront châtiés et de tout faire pour que rien ne puisse atteindre le moral d'un peuple aussi assuré de son bon droit et de sa valeur.

Mais, et la défaite ? dira quelqu'un de particulièrement sceptique... et soucieux d'en connaître toutes les raisons. A la limite, une non-explication suffit.

4.3. *No vencidos, sí vendidos.* Le fondement du système de non-explication est que l'Espagne : 1) est dans son bon droit puisqu'elle défend l'intégrité de la Patrie [82]. Par conséquent, les guerres qu'on lui a livrées sont iniques [83] ; 2) est indiscutablement historiquement supérieure [84] à un ramassis de traîtres et faux-jetons [85] , 3) a lutté à la régulière pour son honneur [86] tandis que son triple ennemi s'affairait, par tous les moyens, à satisfaire ses intérêts matériels ou des illusions [87].

La raison n'est donc pas ici du côté du plus fort, mais du côté de l'Espagne qui défend, en toute justice, ses droits de nation civilisatrice : il s'agit d'un "attentat", d'un "dépouillement" auxquels une nation hidalga ne peut bien sûr ni croire ni se résigner. Mais tout se ligue contre elle : la lâcheté de l'Europe, en particulier de la perfide Albion [89], du Japon, la conspiration internationale, la presse vendue ; l'Espagne est "metida en un círculo de hierro" [90], et seule contre tous que voulez-vous qu'elle fît ?

Forte de sa raison, l'Espagne ne peut que subir cette faiblesse ("débil con las dos guerras está la infeliz España") [91], à laquelle s'ajoute l'affaiblissement dû à la politique : "ello es que el *yankee* maldito/nuestra España sacrifica/porque la ha encontrado débil/ por sus luchas intestinas/no porque la haya vencido/en lucha noble ni digna" [92]. Et en effet, lorsque aux deux premières guerres s'ajoutera la troisième, quatre croiseurs, trois destroyers et quelques canonnières seront contre soixante "potentes máquinas" en évidente situation d'infériorité matérielle, mais l'escadre de Cervera rayonnera de valeurs spirituelles.

Et quand il faut bien reconnaîtrela perte des dernières colonies — "robo no pérdida", "despojo no litigio", précise Juan del Pueblo —, on constate ceci : les espagnols n'ont été vaincus ni par les *mambises* ni par les *tagalos* ; il n'y a pas de défaite militaire puisque les troupes espagnoles doivent finalement se rendre sans avoir combattu [93] : "NO VENCIDAS, han pasado/por la humillación horrible/de rendirse no luchando" [94]. Et Juan del Pueblo insiste sur cet honneur guerrier sauf : "NO VENCIDOS, sí vendidos", pour une poignée de dollars [95], par des dirigeants dont on verra qu'ils n'étaient pas, à l'inverse du peuple espagnol, dépositaires de l'héritage national mais simplement de la décadence.

Devant une telle conjugaison de forces et de trahisons, à laquelle il faut ajouter les lois de l'histoire qui poussent à l'expansion et à l'émancipation [96], l'Espagne ne peut que s'incliner mais avec le sentiment qu'elle reste la meilleure, c'est, du moins, ce que Juan del Pueblo s'est appliqué à démontrer au peuple espagnol, pour sa plus grande consolation.

La nation naguère humiliée doit trouver par là la paix de la bonne conscience et, à défaut de la perte des Antilles, il lui reste, en bien inaliénable, les cendres de Colomb, rapatriées à temps, et le luxe de pouvoir se montrer sans rancoeur à l'égard de ses filles ingrates, surtout de sa fille préférée, Cuba, à qui malgré ses maternelles craintes, elle accorde le pardon : " ¡Sed felices, si es posible, /hijos hoy emancipados ; /vuestra madre España os ama/aunque fuisteis tan ingratos !/ ¡Cuánta sangre hidalga y noble/vuestros suelos ha regado !/ ¡Cuántos tesoros perdidos/ por vuestro afán insensato/de volar sin tener alas, /a riesgo de despeñaros !" [97].

5. *¡Despierta, España ! ¿Despierta ?* [98]. Mais l'achèvement de la démonstration se trouve dans l'incarnation toute actuelle des valeurs nationales intouchables et intouchées dans le "pueblo español" et ses soldats, véritables leitmotiv chez Juan del Pueblo qui ne craint pas de flatter d'abondance celui dont il s'est arrogé l'expression : on n'est jamais assez démophile et démagogue lorsqu'on craint la révolte...

5.1. *La célébration du peuple espagnol.* D'abord en le dégageant entièrement des responsabilités du désastre ("el error único que hubo no fue del pueblo") [99] et en approuvant sa juste colère, dont les manifestations furent alors réprimées [100], ainsi que son nationalisme indigné devant tant d'affronts ("el pueblo está que estalla de indignación y de vergüenza") [101] et son patrio-

tisme sans limites qui l'amène à donner son argent à l'Etat quand les riches, "salvo excepciones muy raras, no dan ni un cuarto" [102] et à verser son sang avec générosité.

5.2. *Les boucs émissaires*. Ces satisfactions données au peuple, qui doivent en bonne logique contribuer à calmer son indignation, sont parachevées par la désignation des responsables : "los políticos", expression, qui, sous la plume de Juan del Pueblo, signifie à la fois hommes politiques, politiciens et gouvernants, tous mis dans le même sac [103].

" ¡Triste Patria !... ; ¡Amargo fruto/de la imprevisión que ahoga/los esfuerzos generosos/de un noble pueblo en mal hora /dirigido por bribones/que le arruinan y deshonran !" [104] : telle est, en résumé, l'interprétation donnée en pâture par Juan del Pueblo qui ne cesse, dans ses vers, de dénoncer la "turba de villanos" par la faute de qui tout est arrivé ("la culpa de todo es de las gentes políticas", "mientras España decae por culpa de sus políticos", etc...) [105] en les punissant de ses pires mots et de sa malédiction [106].

Seuls quelques rares militaires comme Martínez Campos, Polavieja ou Cervera, réussissent à échapper à l'ire que manifeste, au nom du peuple, Juan del Pueblo à l'égard de la classe politique (mais non forcément dirigeante) et militaire [07].

L'analyse (si on peut la qualifier ainsi) n'est pas en soi originale et on en repère aisément ses inspirateurs, en particulier, Macías Picavea : elle consiste à faire la part du feu pour préserver, en particulier, l'institution monarchique.

Ce qui est plus original, c'est qu'elle devient chez Juan del Pueblo l'unique explication, à l'exclusion de toute autre, véritable *écran* empêchant d'aller éventuellement plus loin, tout étant détourné sur des boucs émissaires. "Sus culpas las pagamos" dit Juan del Pueblo, en opposant très significativement "eux" (les politiciens) et "nous" (peuple, nation). Ainsi se trouve, dans ce texte, définitivement enfermée dans l'anecdotique moralisant une explication qui ne laisse pas de place à une analyse plus scientifique dont l'inconvénient est qu'elle aurait pu donner des armes au peuple... Et ce n'est bien entendu pas le but de Fray Teodoro.

Cela est particulièrement palpable au niveau des solutions et des remèdes que Juan del Pueblo se doit de fournir pour être complet et totalement satisfaisant pour l'esprit.

5.3. *La cérémonie de la confusion*. Ici, en effet, le système devient subitement imprécis et confus.

Il y a bien sûr, comme à titre conservatoire logiquement déduit du système exposé, l'appel à la revanche qui permettra plus tard (oublions le présent !) de laver l'affront qui est fait à l'Espagne : "venganza exige la ofensa", "hay que tomar la revancha/y recobrar lo robado, /y hay que herir pero de muerte, /al ladrón", ou mieux encore : "y fija/la memoria en lo pasado/ quien sienta en su pecho vivas/la fe y el culto a la Patria, /que en su corazón escriba/el solemne juramento, de vengar la felonía/ con que los yankees ladrones/han hecho a España su víctima", de "jurar odio eterno, inextinguible a nuestros verdugos" [108]. Et pour cette haine et ce désir impuissant, le plus sérieusement du monde mis en avant, soient entretenus dans les générations suivantes, que "al arrimarle al pecho/que le da la vida, los labios /del pequeñuelo reciban/el odio reconcentrado/que a esos ladrones debemos/profesar hasta vengarnos" [109] : Botrel (Théodore) ne fut pas plus éloquent par la suite !

Il y a aussi la menace si clairement fanfaronne qu'elle frise la rodomontade, du genre : " ¡Ay de ti, el día que España/se cure de las heridas/que a traición le has inferido !/ ¡Ya sabrás lo que es justicia !" [110], (le destinataire est bien sûr le yankee).

Tout cela est bien problématique, mais l'idée peut entretenir les illusions, éloigner encore plus de la réalité présente que Juan del Pueblo n'évacue pas totalement cependant. Comme tout le monde ou presque alors, il se demande ce qu'il faut, à présent, faire.

Il faut d'abord un sursaut de l'orgueil national qui est supposé encore piqué. D'où ce cri qui doit sonner le réveil : " ¡Despierta, España ! ¡Despierta !"... "No consientas/que el mundo civilizado/diga de ti que mereces/tanto baldón, rigor tanto"... [111].

Mais cette Espagne qui pour Juan del Pueblo n'est pas "sin pulso", pour quoi doit-elle se réveiller ? Essayons de dresser le catalogue et remèdes nécessaires, selon Juan del Pueblo, faute de pouvoir – et ce n'est pas par mauvaise volonté – en trouver la cohérence.

Sans doute retrouve-t-on éparses quelques idées, attitudes ou analyses manifestement reprises de Macías Picavea, comme un certain anti-parlementarisme qui est d'ailleurs ici réduit à un "poujadisme" anti-politique, la tentation du recours à l'homme fort le fameux "cirujano de hierro" qui chez Juan del Pueblo, comme chez Barrès, se traduit par un "appel au soldat", qui, en la circonstance, aurait manifestement pu être le général Polavieja, (il avait su montrer aux Philippines que "la traición no se detuvo/ nunca con buenas palabras : /para atajarla el camino/ nada hay como la metralla" [112]).

Il faut aussi rejeter la routine ("romper con la funesta rutina", "basta de seguir viviendo esclavos de la rutina" [113], "obrar con energía, honradez, seriedad, ciencia, /trabajo, virtudes cívicas/ amor, amor *sobre todo*/y España ocupará el puesto/que debe ocupar" [114] ou encore se guérir des erreurs passées et alors "el trabajo y el estudio nuevas energías dándonos nos harán ricos y fuertes". Travailler, donc, après avoir secoué sa flemme, ne pas faire de politique, constuire des écoles et des usines, labourage et pâturage, faire la chasse aux paresseux, aux menteurs et aux viveurs, "ilustrarse, enriquecerse, trabajar, dignificarse, rendir culto al progreso, al saber y a la justicia". Le tout (qui émaille sous forme de parenthèses réflexives le récit des trois guerres avec une nette préférence pour les conclusions) étant assorti de traits de sagesse "populaire" ou de bon sens, tels que "todos los males del mundo tienen eficaz remedio cuando sabido el origen matan éste por completo" [115] (à quoi se refère "éste", il est difficile de le savoir) ou encore "el rico domina al pobre, el fuerte al débil domina" [116].

Manifestement les solutions et les remèdes sont ce qui importe le moins [117]. Le principal, par contre, risque d'avoir été obtenu, à savoir l'effet clorophorme.

6. *Littérature, nationalisme et chlorophorme.* En effet, ce Juan-Teodoro qui se dit "del Pueblo", plus qu'à tirer les leçons du passé immédiat pour le futur, pour une entreprise de regénération, invite à braquer le regard sur le passé lointain et permanent : "¿Cuándo España se rebajó a tales términos ?", questionne-t-il. "Quand ?" et non pas "comment ?", la nuance est d'importance. Rien ne sera dit sur les causes profondes du désastre, sur le système qui y a amené, et presque rien même sur le passé immédiat, le traité de Paris, par exemple, qui fixe, des conditions telles à une Espagne vaincue, humiliée et, devant le silence des nations, condamnée aux dépens, qu'on ne peut — pour reprendre une expression chérie de Juan del Pueblo — "en imaginer de plus iniques dans toute l'histoire des traités internationaux".

Rien de précis non plus sur les solutions et, surtout, sur les modalités de leur application.

De toute évidence l'entreprise est moins thérapeutique que narcotique.

Elle est presque toute entière fondée sur la ressuscitation (l'utilisation) d'un modèle entretenu dans les mentalités par le système éducatif, un modèle national officiel correspondant exactement à l'Etat officiel (comme si l'Etat officiel pouvait

produire, *sponte sua*, une nation)... et non à la nation, au pays réel.

Cette forme de nationalisme déconnecté de la réalité contemporaine, circonstanciellement ravivé par une blessure amère. prend chair autour de la célébration des valeurs supposées à l'Espagne et surtout à son abstraction : le peuple qui en est le dépositaire. Un nationalisme plaqué, un nationalisme de pacotille, hérité du patriotisme cocardier d'avant 1898, dont les accents pouvaient être trompeurs, mais aussi galvaniser. Un nationalisme passéiste et incantatoire qui rend impossible la prise de conscience d'une identité nationale qui. refusant les pseudo-consensus, oriente vers les réalités et le progrès.

Le mythe impérial et colonial n'a pas reçu le coup décisif et le miroir qui est tendu au "peuple" renvoie les images anciennes enrichies de nouveaux exploits légendaires.

Pourquoi, juste après la défaite et le désastre, maintenir allumé, y compris en l'attisant, le flambeau de l'illusion nationaliste ? Sinon pour entretenir la confusion en introduisant dans le circuit populaire cette histoire non-éclairante, mythificatrice et mystificatrice, une histoire-poésie, "patriotique et civile", très 1860 [118], susceptible de requinquer une opinion déçue et d'apaiser des révoltés en puissance ?

Cette littérature à références nationalistes, délibérément béate et optimisante fait bien fonction d'écran ou de dérivation ; c'est une entreprise de consolation, d'intoxication, d'aliénation.

Sans doute ne faut-il pas surestimer l'impact qu'ont pu avoir alors ces *Historias* de Juan del Pueblo sur une opinion qui avait, à l'époque, cessé de trouver dans la littérature de colportage une source d'information privilégiée.

Cependant, à travers elles, et aussi d'autres productions littéraires dites populaires, dont on ne doit pas oublier la fonction ambigüe, on pourra peut-être mieux comprendre les observations désabusées de Miguel S. Oliver, dans les années 1905-1907, sur l'atmosphère d'insouciance, d'inconscience, de "franca reicidencia, de sedación", sur l'état comateux où vivent alors les espagnols [119].

"Abandonar las vanidades y sujetarse a la realidad",..." prescrivait Silvela à l'Espagne "sin pulso"... Entre le "Tengo una cansera" de Vicente Medina et le "Sursum corda" de Núñez de Arce, les histoires de Juan del Pueblo donnent à une Espagne qu'on imagine malgré tout profonde, toutes les vaines raisons de croire en une autre Espagne, la "España nuestra", "hidalga", etc..., lui suggérant d'aspirer ce chlorophorme en attendant que, portés par ces mêmes valeurs éternelles et nationales bientôt exportées au Maroc, arrivent les chirurgiens de fer et de sang.

HISTORIA DE LA GUERRA

CON LOS

Estados unidos Norteaméricanos

Parte Primera

Refugio de malhechores,
de criminales asilo,
mezcla inmunda de canallas
de todas partes huídos
por temor á la justicia
que condena los delitos,
conjunto de bandoleros
por las leyes perseguidos...
tales fueron en su origen
esos Estados indignos
que forman en Norte-América
esa nación, ó presidio,
cuyo nombre malhadado
es el de *Estados Unidos*.
Su historia es breve y sencilla :
no hay más que ver el registro
de una cárcel... y es la historia
de los *yankees* maldecidos.
Ni cuentan otras hazañas,
ni otros méritos. Los indios
por ellos asesinados,
robados, desposeídos,
pueden ser fiel testimonio
de cuanto aquí queda dicho.
¿Qué extraño es, pues, que tal pueblo
proceda como el bandido
que espera, emboscado, el paso
del viandante pacífico
que descuidado camina,
para caer de improviso
sobre él y desbalijarle ?...
Siempre sucede lo mismo ;
y pedir peras al olmo
fuera esperar nada digno
de pueblos cuyos orígenes
son la afrenta y el ludibrio
de la humanidad honrada
de éste y de todos los siglos.
¿Ni cómo han de ser decentes
seres que sólo han vivido
la vida de la vergüenza
propia de los foragidos ?...

***

Frente á tal suma de infames
se alza otro pueblo, tan digno,
que el mundo aprendió en su historia
cuanto de grande ha existido :
ESPAÑA, cuna de bravos,
de hidalguía prototipo,
que con la cruz y la espada
y el esfuerzo de su hijos
logró que no se pusiera

LA PÉRDIDA DE LAS COLONIAS

Invitado cierto caballero inglés a visitar una bodega de vinos jerezanos, se echó a pechos dos docenas de copitas en lugar de catarlas solamente. Lleváronle después los amigos a una fuente de agua muy fresca y buena, de la que bebieron; mas al probarla el inglés la escupió como si fuera veneno. En esto los licores acababan de armar tal revuelta en su estómago, que no hubo más remedio que dejarlos salir por donde habían entrado. Entonces fue cuando entre bascas y sudores exclamó el inglés: Toda la culpa la tiene el agua!!

Esta anécdota, amado lector, representa lo que pasó en la revuelta de Filipinas, donde la masonería fue el vino y los frailes el agua. Perdió España en la borrachera de aquella insurrección más de siete millones y medio de súbditos y unas posesiones de 296,182 kilómetros cuadrados; y toda la culpa se echó al agua de los conventos, a pesar de que no se olía en ello otra cosa que mosto de para francmasonería.

Examinemos pues aquí las dos cuestiones.

Cuestión 1.ª ¿Tuvieron la culpa los frailes?

No: y mil veces no: y pruebas al canto.

HISTORIA

DE LA

REBELIÓN Y DESPOJO DE LAS ISLAS FILIPINAS

ESCRITA POR JUAN DEL PUEBLO

MADRID

Despacho: Calle del Arenal, núm.

AQUELLOS POLVOS TRAEN ESTOS LODOS

RECETA

para curar los males de la Patria

812

DECÁLOGO PATRIÓTICO

para un español del siglo XX

— POR —

UN ESPAÑOL DEL SIGLO XIX

BARCELONA

A. LÓPEZ ROBERT, IMPRESOR

Conde del Asalto, núm. 66 — Teléfono 650

1902

. . . . . .

Y no bien llegó la noche,
el bravo Gonzalo marcha
entre las sombras, llevando
ya prevenida una lata
de petróleo. Se aproxima
del enemigo á la estancia,
y con la mayor cautela
riega la puerta y ventanas,
y hecho lo cual, prende fuego
de un fósfero con la llama.
Cumplió su promesa y huye
entre un diluvio de balas
enemigas, mas ninguna
logra tocarle, y se salva.
El fuego tomó incremento
y en breve las llamaradas
redujeron á cenizas
aquella funesta casa,
de la que huyeron á escape
los que ocupándola estaban.

. . . . . .

Eloy Gonzalo García
al realizar tal hazaña,
salvó a la fuerza española
del aprieto en que se hallaba,
dando tiempo á que llegasen
los refuerzos que esperaban.
El general Castellanos
riñó sangrienta batalla
con los rebeldes, venciéndolos,
haciéndoles muchas bajas,
y libertando á Cascorro
y á su guarnición bizarra.

. . . . . .

De un hospital en el lecho
tiempo después expiraba
el bravo Eloy, que no pudo
recoger ninguna gracia
de las que se concedieron
à su valor y pujanza.
Pero el pueblo de Madrid
ha dedicado una estatua
al soldado cuya vida
sacrificó por la Patria.

(*Guerra Cuba*, p. 12)

Los hombres que están al frente
del poder ven que agoniza
su dominación infausta,
y en su ineptitud supina
reparten palos de ciego,
temerosos de la ira
popular, que ruge y late
bajo la tierra que pisan.
Y en tanto, en París se trata
de ultimar á toda prisa
este martirio espantoso,
esta horrorosa agonía
que nos anuncia la muerte
y cruel nos aniquila ;
y el *yankee*... ¡maldito sea!-
como un ave de rapiña,
en nuestro desnudo pecho
clava sus garras malditas,
y nos hiere las entrañas
y amenaza nuestra vida.

. . . . . .

Nos roban cobardemente
nuestras colonias más ricas :
tras de Cuba, Puerto Rico
y las Islas Filipinas.
Y para que mayor sea
la ofensa, nos significan
que darán veinte millones
de *dollars*... suma mezquina
que es como una bofetada
de la Patria en la mejilla,
puesto que nada remedia
y nos cubre de ignominia.

. . . . . .

¡Promesas! ¿Quién de ladrones
en las promesas se fía ?
Aun están debiendo á España
la deuda de La Florida,
y quieren tras de la ofensa
á nuestro honor, que se admita
su *promesa* de pagarnos
una suma tan exigua
por la anexión ó despojo
de las Islas Filipinas.
Quieren simular los viles
que lo que es robo en cuadrilla
ha sido venta acordada
libremente, y convenida...
¿Para qué? ¿Qué falta hace?
Déjate de hipocresías,
bandolero ; roba todo ;
sacia tu torpe codicia... -
¡Ay de ti, el día que España
se cure de las heridas
que á traición la has inferido!
¡Ya sabrás lo que es justicia!...

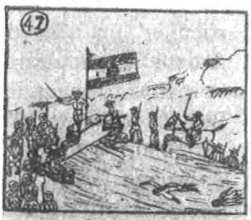
(*Rebel. filip.*, p. 20)

REBELIÓN FILIPINA

El Katipunan dió vida á la guerra fratricida.

Sin piedad atormentaban al español que encontraban.

Con sus instintos salvajes cometieron mil ultrajes.



En Cavite se ahogó el grito del Katipunan maldito.

De su heróica Nacion quiere emanciparse Cuba y enciende la rebelion.

48 Vencida la insurreccion ondeará por siempre en Cuba nuestro glorioso pendon

DEBAT

Se pose d'emblée le problème de l'impact de cette littérature (N. Clemessy), difficile à apprécier même si l'on sait que des imprimés de colportage connaissaient encore, dans les années 1930, des tirages de 5 000 exemplaires. Quant au public, ne peut-on penser, avec J.M. Lavaud, qu'il s'agissait de toutes ces familles de tués et blessés dont la presse commence alors à publier les listes, à l'occasion du rapatriement de l'armée – problème majeur alors –, et qu'il s'agit en quelque sorte d'anesthésier ? Cette littérature a une fonction beaucoup plus politique qu'il n'y paraît : pour C. Serrano, en effet, elle a pour projet de sauver l'institution monarchique qui elle même a su perdre les dernières colonies devant une grande puissance pour sauvegarder la dynastie. Il existe, par ailleurs, dans les couches populaires, ouvrières en particulier, un désir de contrebalancer la propagande du pouvoir en se coulant dans les moules dominants et, curieusement, dans des perspectives également anhistoriques.

Les *Historias* de Juan del Pueblo sont-elles représentatives de la littérature populaire qui était plus branchée sur la réalité sociale, en particulier dans les romans ? (E. Miralles). B. Journeau rappelle que les Augustins de l'Escorial formaient des missionnaires pour les Philippines...

On retrouve dans la presse de l'époque la même image allégorique de l'Espagne, les mêmes invectives et les mêmes critiques des chefs militaires et des hommes politiques, quoique, souligne G.A. Dugast, à un degré d'intensité moindre et, souvent, avec l'idée qu'on a voulu tromper l'opinion, d'où peut-être la nécessité de contre-feux.

Dans le "discours conservateur de commodité" de Juan del Pueblo, R. Pageard reconnaît un discours qui n'est pas particulièrement propre à l'Espagne. Y a-t-il dénonciation d'un groupe politique précis, ou bien est-ce toute la classe politique qui est en cause ? Comment, en fin, à travers ce genre de littérature, retrouver des traces de la mentalité du peuple qui a l'expérience de la guerre et de la défaite et à qui doivent s'adresser, par conséquent, des explications recevables (K. Kieniewicz), pour qu'il n'y ait pas de distorsion entre le discours et le vécu ?

NOTES

1. *Historia de la rebelión y despojo de las Islas Filipinas escrita por Juan del Pueblo*. Madrid, Despacho : Calle del Arenal, num. 11, s.d., p. 7b.

2. Puerto Rico et l'île de Guam sont cédées aux américains ; les autres Carolines, Mariannes et Palaos sont vendues aux allemands, en 1899.

3. L'expression célèbre est de Francisco Silvela (*El Tiempo*, 16-08-1898). Sur l'état de l'opinion après le désastre, cf. outre les manuels et histoires de référence, Dugast (Guy-Alain). *Les idées sur l'Amérique latine dans la presse espagnole autour de 1900*. Lille, Centre d'études ibériques et ibéro-américaines, 1971, Fernández Almagro (Melchor). *Reacción popular*

ante el desastre. In : *Arbor*, 1948, pp. 379-397, López Morillas (Juan). *Preludio del 98 y literatura del desastre*. In : *Hacia el 98 : literatura, sociedad, ideología*. Barcelona, Ariel, 1972, pp. 223-269. Pour une meilleure connaissance de la période, cf. Abellán (J.L.). *Sociología del 98*. Barcelona, 1973, Blanco Aguinaga (Carlos). *Juventud del 98*. Madrid, Siglo XXI, 1970, *La crisis de fin de siglo : ideología y literatura. Estudios en memoria de R. Pérez de la Dehesa*. Barcelona, Ariel, 1975, ainsi que les études de celui-ci (*Política y sociadad en el primer Unamuno*. Barcelona, Ariel, 1973 et *El grupo "Germinal" : una clave del 98*, Madrid, Taurus, 1970), Durnerin (James). *Maura et Cuba. Politique coloniale d'un ministre libéral*. Besançon, Les Belles Lettres, 1978, Maurice (Jacques) et Serrano (Carlos). *Sur l'idéologie de Joquín Costa*. Paris, C.E.R.M., 1974, Tuñón de Lara (Manuel). *Costa y Unamuno en la crisis de fin de siglo*. Madrid, 1974.

4. *Loc. cit.*, p. 393.

5. *La literatura del desastre*. Barcelona, Ed. Península, 1974.

6. Cf. *op. cit.*, pp. 15-83.

7. Sur ce point, cf. mon étude sur *Des professionnels de la clandestinité : les aveugles colporteurs d'imprimés*. In : *Histoire et clandestinité du Moyen-Age à la Première guerre mondiale*. Albi, Revue du Vivarais, 1979, pp. 301-316.

8. C'est un peu la tendance de Carlos García Barrón dans son, par ailleurs irremplaçable, *Cancionero del 98* (Madrid, Cuadernos para el Dialogo, 1974).

9. Voici quelques références à ces différentes formes de littérature de consommation populaire sur le sujet : *aleluyas : Rebelión filipina*. Madrid, Arenal, 11) (Hernando), s.d. 48 vignettes, *Historia de la insurrección y guerra de Cuba*. Barcelona, Suc. de Antonio Bosch, s.d. ; 48 vignettes ; *hojita : La pérdida de las colonias*. Zagoza, Tipografía de Andrés Uriarte, s.d. (postérieur à 1904) (*Hojitas populares del Padre Morell*, nº 184) ; *pliegos de cordel : Nueva historia referente a los estragos y horrores cometidos por los enemigos de España en Filipinas, con otros detalles de la Isla de Cuba*, León, Imp. de M. Miñón, s.d., *La guerra de Cuba. Gloriosos combates y gran victoria alcanzada por nuestras tropas sobre las fuerzas de Máximo Gómez*. Léon. Imp. de M. Miñon, 1897, *Romances de diversos hechos de armas en Filipinas, Romances sobre la muerte del cabecilla cubano Maceo, Romances del héroe del Cascorro* (apud Bravo (Clemente). *La imprenta en León (Apuntes para una monografía)*. León, Imp. de Maximo Miñón, 1902) ; *Historias : Historia de la rebelión y despojo de las Islas Filipinas escrita por Juan del Pueblo*. Madrid, Despacho : Calle del Arenal, 11, s.d., *Historia del la guerra contra los Estados Unidos de Norteamérica*. Madrid, Despacho : Calle del Arenal, 11 ; s.d., *Historia de la guerra de independencia de Cuba*. Madrid, Despacho : Calle del Arenal, 11, s.d. ; *Novela por entregas* : Carrillo (Alvaro), pseud. de Castillo (Rafael del). *¡Despierta, España ! Episodios de actualidad*. Barcelona, Est. ed. de Rafael Torrens, 1898, 732 et 788 p.

Je reproduis quelques extraits significatifs de ce mini-corpus en appendice. Cf. p. 84.

10. Sur ce point, cf. pour les *pliegos de cordel* : Caro Baroja (Julio). *Ensayo sobre la literatura de cordel*. Madrid, Revista de Occidente, 1969, Botrel (J.F.). *Aspects de la littérature de colportage sous la Restauration*. In : *L'infra-littérature en Espagne au XIXe et XXe siècles*. Grenoble, P.U.G. 1977, pp. 103-121 et Marco (Joaquín). *Literatura popular en España en los siglos XVIII y XIX*. Madrid, Taurus, 1977 ; pour le roman par livraison : Ferreras (Juan Ignacio). *La novela por entregas. 1940-1900*. Madrid, Taurus, 1972 et Botrel (J.F.). *La novela por entregas : unidad de creación y de consumo*. In : *Creación y público*. Madrid, Castalia, 1974, pp. 111-155, entre autres études.

11. En 1905, Juan del Pueblo affirme (*El problema nacional*, Madrid,

Imp. de Perlado, Páez y Ca, p. 83) que "aún no se ha extinguido el eco del aire marcial y patriótico de la marcha de Cádiz ni de aquellas estruendosas manifestaciones de delirio bélico que tan inocentemente se improvisaban en todas partes : todavía vibra en el espacio el lirismo de nuestros bisoños retóricos. Nos creíamos españoles de aquellas épocas gloriosas de luchas espartanas en que nuestra fe, nuestro valor y nuestros medios nos conducía a la victoria y, emborrachados por el entusiasmo, por nada tuvimos en cuenta la incultura y el desgobierno". Cette atmosphère, dont le *Cancionero del 98 (op. cit.)* rend parfaitement compte, Juan del Pueblo contribuera ou essaiera de contribuer à la maintenir avec ses *Historias* (cf. *infra*). Cet unanimisme voulu et entretenu ne doit cependant pas faire oublier l'impopularité de la guerre alors livrée : Melchor Fernández Almago y fait plusieurs fois allusion dans son *Historia política de la Espana contemporánea* (Madrid, Alianza Editorial, 1968) et, plus récemment, Yvan Lissorgues, dans son étude sur *España ante la guerra colonial de 1895 a 1898 : Leopoldo Alas "Clarin", periodista y el problema cubano* (in : *Cuba. Les étapes d'une libération.* Université de Toulouse-le-Mirail, 1979, pp. 45-76), cite plusieurs témoignages de cette impopularité (p. 56) et signale (p. 57) une distorsion entre la pays légal et le pays réel. L'intervention de moins en moins occulte des Etats-Unis, en blessant l'honneur national contribuera, il est vrai, à créer l'union sacrée contre le *yankee* : on y retrouve jusqu'à Enrique Curros Enríquez, naguère suspecté de sympathie pour les *mambises*, qui y va, lui aussi, d'une poésie (*En Corso*) dont la dernière strophe dit : Mariñeiros de Marola/de illas Cies e do Orzán, /grande pesca vos aguarda/si/sabedes bien pescar. /Unha lancha de centollas/vinte e cinco pesos val, /un cargamento de yankees/ valvos... ¡a inmortalidá !" (*Obra poética completa*. Madrid, Ed. Nacional, 1977, pp. 482-483).

Sur la production de circonstance qu'entraîne la guerre avec les Etats-Unis d'Amérique, cf. la liste partielle de livres, brochures, contes, conférences, représentations dramatiques et compositions musicales que Carlos García Barrón a publié (*La guerra hispano-norteamericana : bibliografía al ardor del conflicto*. In : *Cuadernos bibliográficos*, 32, pp. 250-255).

12. Ces trois *Historias* seront désormais respectivement citées sous la forme abrégée suivante : *Rebel. filip., Guerra Cuba, Guerra EE. UU.*

13. Avant 1902 (ou peu après) car l'éditeur est encore la société Hernando y Ca qui deviendra, le 17-04-1902 exactement, Perlado, Páez y Ca. Après 1900, car Juan del Pueblo semble se situer dans le XXe siècle quand il dit : "El siglo décimonono/para España tan funesto/al concluir sus destinos/ha visto el fin del imperio/colonial más poderosos/que vieran jamás los tiempos" (*Guerra EE. UU.*, p. 21 ab).

14. Pour *Rebel, filip.*, ces parties sont au nombre de six : "introducción" (164 vers), "La primera etapa" (224), "Glorias y miserias" (399), "Chanchullos y complicaciones" (276), "La catástrofe" (291) et "Conclusión" (243), soit 1607 vers au total. *Guerra Cuba* comprend également six parties : "Baire" (118 vers), "Martínez Campos" (236), "Weyler" (479), "Maceo" (232), "Guerra con los Estados Unidos" (318), "Conclusión" (292), soit 1675 vers. La *Historia de la guerra contra los Estados Unidos Norteamericanos* a 1735 vers divisés en quatre parties (238, 248, 553 et 652, respectivement), plus une conclusion de 44 vers.

15. On trouve même les références obligées à Dieu, à la fin de *Rebel. filip.* et de *Guerra Cuba*. Cependant le vers de *romance* est bien prosaïque et, comme l'éditeur qui invite les lecteurs à acquérir l'ensemble de ces *Historias* (cf. *infra*, note 16)., on imagine plus volontiers une lecture individuelle qu'une audition collective. Pour plus de détails sur ce point, je renvoie à mon étude *Aspects de la littérature de colportage sous la Restauration (loc. cit.)*. On y trouvera, pp. 118-119, le catalogue du fonds de colportage Hernando.

16. Cf. par exemple, cette note de l'auteur ou de l'éditeur dans *Guerra*

EE. UU. : "Por estar íntimamente relacionada la presente *Historia* con las de la *Guerra e independencia de Cuba* y de la *Rebelión y despojo de las islas Filipinas* recomendamos la adquisición de estas dos últimas a nuestros lectores" (p. 8). Cf., aussi, *Rebel. filip.*, p. 15, et *Guerra Cuba*, p. 18.

17. Cf. *Aspects de la littérature de colportage sous la Restauration, loc. cit.*, pp. 110-111.Les deux premiers *pliegos de cordel* de 1897, cités dans la note 9, évoquent des événements qui se sont produits en mars-avril 1897, ce qui prouve que le temps de réaction de la littérature de colportage — au moins à León — est relativement court. Celui intitulé *Nueva historia...* se termine par une rubrique en prose "Ultimas noticias" : Toma de Imrís. Más detalles de Imús. Guerra de Cuba. Prisión del cabecilla Rius Rivera sustituto de Antonio Maceo".

18. Cf. note 9.

19. Cf. *Guerra Cuba*, pp. 10-12.

20. Selon Juan del Pueblo, *El problema nacional, op. cit.*, p. 83.

21. Cf. *Aspects de la littérature de colportage, loc. cit.*, p. 106.

22. Ne peut -on pas, par exemple, interpréter le libelle intitulé *Aquellos polvos traen estos lodos. Receta para curar los males de la Patria. Decálogo patriótico para un Español del siglo XX por un Español del siglo XIX*, signé "Escalas" et publié à Barcelone en 1898, comme une forme de protestation, certes désabusée, d'unepartie de l'opinion populaire, ouvrière, en particulier, à qui s'adresse cette parodie des Dix commandements : "1) Amarás a Dios sobre todas las cosas, pero de corazón y no de boquilla. Te fiarás de la Virgen y correrás. (...). 3) Santificarás las fiestas, pero en los demás días del año te ganarás el pan con el sudor de tu rostro, teniendo en cuenta que no todos los días han de ser fiestas. 4) (...) En los motines te pondrás al lado de la policía, por más trabajo que te cueste (...). No comprarás ningún periódico patriotero, en épocas de agitación, aunque no te cueste más que 5 céntimos, para evitar el contrasentido de que mientras la patria se desangra y se hunde en el abismo de la miseria, hagan su agosto algunas empresas peridísticas. No serás burro de reata, dejándote llevar por la corriente, por impetuosa que sea (...). 5) (...) No soñarás en ser potencia de primer orden, consumiendo la mayor parte de tus recursos en el Ejército y la Marina. Harás un auto da fe de las novelas caballerescas y volverás a leer el *Quijote* de Cervantes hasta que te lo aprendas de memoria. 10) (...) No soñarás en vivir del presupuesto, porque la vaca no puede tener tantas tetas, sino en mejorar tu posición por el trabajo y la economía. Serás caritativo de veras, sustituyendo en tu corazón el refrán egoista y falso de "La caridad bien ordenada empieza por sí mismo", por el principio caritativo y cristiano de "El egoismo bien entendido empieza por dar a los demás" y de paso, como quien no hace nada, resolverás el pavoroso problema de la cuestión social.

Estos diez mandamientos se encierran en dos. Amar a Dios, sobre todas las cosas y al prójimo y a la Patria como a sí mismo". Cf. en appendice, p. 84, une reproduction de la première des quatre pages, format 17,7 x 11,3 cm, imprimé à Barcelone par A. López Robert Conde del Asalto, num. 63. Teléfono 460.

23. Cf., par exemple Tuñón de Lara (Manuel), *Costa y Unamuno...*, *op. cit.*, pp. 33-34. Rappelons-nous ce qu'écrit Juan López Morillas dans *Preludio del 98 y literatura del desastre* (*loc. cit.*, p. 231) : "con el propósito de evitar peligrosos soliviantos, se mantuvo a los españoles en la ignorancia encandilándolos en lo posible con el espectáculo tragicómico que representaba el retablo nacional". Cf. également, sur ce point, Hernández Sandoica (Elena) y Mancero (María Fernanda). *Higiene y sociedad en la guerra de Cuba (1895-1989). Notas sobre soldados y proletarios.* In : *Estudios de historia social*, 1978, núms. 5-6, pp. 381-382.

24. Francisco Silvela, dans son fameux article *Sin pulso* (*El Tiempo*, 16-08-1898), écrivait, en effet : "Engañados gravemente vivirán los que crean que, por no vocear los republicanos en las ciudades, ni alzarse los

carlistas en la montaña, ni cuajar los intentos de tales o cuales jefes en los cuarteles, ni cuidarse el país que la imprenta calle, o las elecciones se mixtifiquen o los ayuntamientos exploten sin ruido las concejalías y los gobernadores los juegos y los servicios, está asegurado el orden y es inconmovible el Trono y nada hay que temer ya de los males interiores que a otras generaciones afligieran" ; passe, ici, un souffle de 1868-73.

25. *Guerra Cuba* et *Guerra EE.UU.* sont officiellement anonymes, mais tout (style, thèmes, idéologie) indique que leur auteur est celui de *Rebel. filip.*

26. Qui a apparemment usé d'un autre pseudonyme : Francisco Moscoso

27. *El problema nacional por Juan del Pueblo* (*op. cit.*, 116 p.). Teodoro Rodríguez avait publié précédemment (selon l'encyclopédie Espasa Calpe) une étude sur le "teledikto eléctrico ferroviario" (*No más choques de trenes*, Madrid, 1892), des *Problemas científico-religiosos* (1892) et publiera, par la suite, *La cuestión social* (Madrid, 1910), *Lecturas sociales. Serie 1ª. Explotadores y explotados* (Madrid, Imprenta Helénica, s.d. 212 p.), *Estudíos sociales* (Madrid, Imp. Helénica, 1912, 291 p.) et *Ricos y pobres* (Madrid, 1915). N.B. : les ouvrages imprimés par la Imprenta Helénica étaient distribués par Perlado, Páez y Ca.

28. *El problema nacional* "por Juan del Pueblo" est un évident écho à *El problema nacional. Hechos, causas, remedios* publié en 1899 par Ricardo Macías Picavea.

29. Ce livre de 212 pages était vendu 75 centimes seulement, certainement pour le mettre à la portée du public auquel il s'adressait et à prix coûtant, sinon à perte...

30. *Op. cit.*, p. 41.

31. Deux exemples de ces réfutations (sous forme d'affirmations) : "Es comunísimo afirmar que el capital se forma secuestrando el empresario parte del trabajo del obrero, y realmente el obrero recibe más de lo que pone en el producto" ; "el trabajo de las profesiones liberales es también productivo" (*Estudios sociales, op. cit.*).

32. Cf. Yvan Lissorgues, *loc. cit.*, p. 48.

33. Cf., par exemple, les *Lecturas nacionales para niños* de Martín Chico y Suárez (Madrid, Est. Tip. de F. Nozal, 1897) dont le but avoué est de "levantar el noble sentimiento de amor a la patria, hoy más necesario que nunca si España ha de ocupar el puesto de honor que por sus tradiciones gloriosas, por las virtudes de sus hijos y por las condiciones de su territorio correspóndele en el concierto de la civilización...", en évoquant les noms ou la mémoire de Istolacio, Indontes, Orisson, Sagunto, Indivil y Mandonio, Viriato, Numancia, Leandro, Fulgencio, Isidoro y Florentina, El Cid Campeador, Jaime I de Aragón, Fernando III, Alfonso el Sabio, Guzmán el Bueno, la batalla del Salado, los Reyes católicos, Colón, El Gran Capitán, Fr. Francisco Jiménez de Cisneros, Pavía, el Dos de Mayo, Baillén, Zaragoza, Gerona, la Guerra de Africa, El Callao, etc..., au point qu'on en oublie Guadalete, Lepanto et Trafalgar, pourtant évoqués.

Sur ce que sera quelque 70 ans plus tard l'enseignement de cette même histoire, cf. *La educación en la posguerra* in *Cuadernos para el diálogo*, 29-01-1977, pp. 30-35.

34. *Op. cit.*, pp. 74 et 59.

35. *Rebel. filip.*, p. 22.

36. *Guerra EE. UU.*, p. 4a.

37. Par exemple, le "détail" de la perte des colonies américaines au début du XIXe siècle !

38. Une telle attitude exclut, évidemment, le doute et il n'est pas question, par exemple, de dénoncer le fait colonial ; il est vrai qu'à l'époque quasiment personne, même pas les socialistes, ne pensait utile de le dénoncer (cf. Serrano (Carlos). *El P.S.O.E. frente a la guerra de Cuba*, in : *Cuba, les étapes d'une libération*, Toulouse-le-Mirail, 1979, pp. 77-86.

39. C'était aussi dans son passé exemplaire que l'Espagne devait trouver, selon l'auteur de *¡Despierta, España ! (op. cit.)* l'énergie pour s'arracher à son sommeil : "como se llevó chasco Napoleón "el coloso del siglo", como se lo llevó también el scherif de Marruecos, también se lo ha de llevar el jingoismo norteamericano" (p. VI) ; et de ressortir les cris guerriers historiques : "Desde el" ¡Santiago y a ellos !" de las Navas de Tolosa, al " ¡Aur !" ... ¡Aur ! ; ¡Desperta, ferro !" de los valerosos almogávares", ..." (*Ibid.*). Ceci, avant le désastre... En 1905, on retrouve, sous la plume de Juan del Pueblo, auteur cette fois de *El problema nacional* le même recours au passé, accents guerriers en moins : "¿no fue Fernando el primer político del Renacimiento y Doña Isabel su primer gobernante ? ¿No fue el Gran Capitán el primer táctico y estratega que convirtió las tropas bárbaras de guerreros medioevales en ejércitos a la moderna ? Pedro Navarro, ¿no fue el primer ingeniero militar ? ¿Quién sino los ejércitos españoles instauraron en Europa las armas de fuego y la artillería ? ¿Quién, sino los Reyes Católicos y sus ilustres consejeros iniciaron la táctica administrativa del gobierno del Estado mucho antes que la Inglaterra del Parlamento y la Francia de Enrique IV ? ¿Quién, sino España, descubrió el Nuevo Mundo ?...", pour en arriver à cette question inattendue après tant d'élan : "¿Y qué queda... de aquella época gloriosa ?" (*op. cit.*, p. 102). Alors que quatre ans plus tôt Joaquín Costa réclamait déjà (et encore) : "Deshinchemos esos grandes nombres : Sagunto, Numancia, Otumba, Lepanto con que se envenena a la juventud de nuestras escuelas y pasémosles una esponja" (*Apud* Tuñón de Lara (Manuel). *Costa y Unamuno...*, op. cit., p. 41).

40. *Rebel. filip.*, p. 4b.

41. *Guerra EE. UU.*, p. 9a. "Salvaguardar el honor de España" était apparemment la préoccupation de tous, avant 1898 (cf. Lissorgues (Yvan), *loc. cit.*, p. 51) ; mais après ?

42. Cf., par exemple, *Guerra Cuba*, p. 13 b.

43. *Guerra Cuba*, p. 22b et *Guerra EE. UU.*, p. 21b, respectivement.

44. Cf. Perez Delgado (Rafael). *1898. El año del desastre*. Madrid, Ed. Giner, 1976, p. 481.

45. *Rebel. filip.*, p. 20b. Mais : "Hay que aceptar a la fuerza los millones que se cita" (*Id.*, p. 21a), et cet aveu, malgré tout : "Donde hay dinero lo hay todo..." (*Guerra EE. UU.*, p. 5a).

46. *Op. cit.*, p. 76.

47. En voici quelques extraits : "ultraje que a su honor ha inferido el mensaje presidencial", "imposibilidad de sufrir ofensas contra su honor", "mayores injusticias e iniquidades", "atropello que jamás cometieron naciones civilizades" (Apud Gómez Aparicio (Pedro). *Historia del periodismo espanol. III. De las guerras coloniales a la Dictadura*. Madrid, Ed. Nacional, 1974, p. 68.

48. *Rebel. filip.*, pp. 17-18.

49. Le but évident est la dérision des mouvements appelés aujourd'hui nationaux et de leurs formes de lutte et d'organisation.

50. Cf. appendice, p.

51. *Rebel. filip*, p. 21a.

52. *Ibid.*, p. 17a.

53. On trouve une vision identique des Etats-Unis d'Amérique dans *¡Despierta, España ! (op. cit.)* : "pueblo formado por naciones distintas, espuma de todos los pueblos de Europa", "pueblo de mercaderes", "turba de mercaderes sin conciencia, de agiotistas sin entrañas, colosos de dinero, pero pigmeos en sentimiento y dignidad", "siempre a través de ellos distingue la silueta del billete de Banco o el brillo de la moneda de oro". La conséquence — déjà suggérée — de tout cela étant que "no existe ningún sentimiento elevado, ningún impulso generoso, nada digno en sus actos", à la différence, bien entendu, de l'Espagne...

54. *Guerra Cuba*, p. 9. Cf. aussi, p. 16, 20b et *Rebel. filip.*, p. 20a.

55. Juan del Pueblo n'élabore pas totalement le système de représentation celui-ci étant en grande parte hérité : c'est d'ailleurs la condition ou la garantie de son bon fonctionnement.

A titre d'exemple, l'*aleluya* intitulé *Rebelión filipina (op. cit.)* présente dès la première vignette le Katipunan "maldito" (que) "dio vida/a la guerra fraticida", sous les emblèmes de la trahison et de la déloyauté", souligne l'ingratitude des philippins "los que más deben a España/la combaten con más saña" (vignette 9) et la cruauté et sauvagerie des "revolucionarios, asesinos e incendiarios" (vignette 20) : "sin piedad atormentaban/al español que encontraban" (vignette 5), "con sus instintos salvajes/cometieron mil ultrajes" (vignette 6). Tout y est, ou presque, comme on le voit.

La Historia de la insurrección y guerra de Cuba, publiée à Barcelone *(op. cit.)* est moins passionnée mais situe, bien sûr, les épisodes narrés et illustrés dans le cadre d'une rébellion ("De su heroica Nación/quiere emanciparse Cuba/y enciende la rebelión (vignette 1)), avec une totale confiance quant à la victoire finale et définitive ("Vencida la insurrección/ondeará por siempre en Cuba/ nuestro glorioso pendón" (vignette 48)). Certaines de ces vignettes sont reproduites en appendice (cf. p. 84).

56. Cf. Lévitique XI et Deutéronome XV, où sont dits impurs, outre les reptiles, les quadrupèdes qui ont le sabot fendu et ne ruminent pas, tels le chameau, le porc-épic, le lièvre et le porc.

57. Le procédé qui culmine ici, à mon sens, le sanctuaire (Cuba) étant profané par le porc yankee-biblique, n'était apparemment pas nouveau, si l'on en croit José Estrañi : "Ha dado la prensa toda/por patrióticos arranques, /en llamar, siendo ya moda, /sucios cerdos a los yankees", écrivait-il dans *Don Quijote*, le 20 mai 1898, en prenant la défense des porcs (" ¡Llamar cerdos a los yankees/es hacernos una ofensa !" assure "un cerdo de doce arrobas" dans cette composition intitulée *Comunicado* (reproduite par Carlos García Barrón in *Cancionero del 98, op. cit.*, pp. 66-67.

Fermín Solana dans son *Esquema para Macías Picavea* fait était d'un autre qualificatif animal : "el pulpo yanqui, como entonces se decía" (Macías Picavea (Ricardo)). *El problema nacional*. Madrid, Seminario y ediciones S.A., 1972, p. 9).

58. On trouvera chez le Núñez de Arce de *Sursum corda* une utilisation semblable des images animales, bien que sur un mode plus poétique : "ha caído (España) aplastada bajo la inmensa pesadumbre de la fuerza bruta, como una débil criatura bajo las recias pezuñas de un buey enfurecido", "como tigre feroz clavó sus garras/la catástrofe en ti, y en tus heridas/entrañas sacia su voraz instinto" (*¡Sursum corda !* Poema. Madrid, Lib. de M. Murillo. Lib. de F. Fe, 1900, pp. 6 et 8.

59. "¿Qué no había de hacer el león español, aun cuando se encontrara dormido y enervado con tantos años de inacción ?... Alzóse tan enérgico y tan lleno de vigor como en pasados tiempos... se aprestó para la pelea" (*¡Despierta, España !), op. cit.*, p. 238). Cf. en appendice, p. 84, la représentation de ce lion espagnol rugissant, plein d'énergie, contre un vampire aux armes des Etats-Unis.

60. On pourrait également s'intéresser au mode d'apparition des parenthèses "d'explication" ou d'invective contre les politiciens (une statistique des vers qui sont consacrés à ceux-ci montrerait qu'il ne s'agit pas d'une dimension mineure) ainsi qu'à la rupture de la chronologie, par ce biais, mais leur relation avec le "nationalisme" n'est pas aussi évidente.

61. *Guerra Cuba*, p. 4b. Relevant du même procédé sont les formulations suivantes : "el imperio colonial más poderoso que vieran jamás los tiempos" (*Guerra EE. UU.*, p. 21ab), avec en moins, la redondance spatiale ; "la nación más noble que conoció el universo" (*Rebel. filip.*, p. 13), redondance temporelle en moins ; "el más respetado pueblo que hubo en el orbe" (*Guerra EE. UU.*, p. 7b), même caractéristique ; ou encore : "no hay en el mundo pueblo que junto a España se ponga en condiciones iguales" (*Rebel.*

filip. p. 17), "jamás ningún pueblo tan vilmente trató a España" (*Guerra EE. UU.*, p. 10), "jamás registró la Historia un proceder tan villano como el rufián Mac Kinley" (*Rebel. filip.*, p. 17) où l'histoire —redondance au carré— est prise, malgré elle, à témoin. Autres exemples, in *Rebel. filip.*, pp. 14, 17 et 18.

62. *Rebel. filip.*, p. 7a.

63. *Guerra Cuba*, p. 9a.

64. *Rebel. filip.*, p. 4a.

65. Cf. par exemple, *Guerra Cuba*, p. 19.

66. Soit exactement 21,84 %de la *Historia de la rebelión y despojo de las Islas filipinas*.

67. Le curieux de littérature nationaliste comparée pourra chercher les différences entre l'héroïsme d'Eloy Gonzalo García à Cascorro et celui du Caporal Lavayssière à Sidi-Brahim tel qu'il est exalté par Ernest Lavisse dans son *Histoire de France* pour le Cours moyen (cité par R. Girardet in *Le nationalisme français. 1871-1914*. Paris, A. Colin, 1966, pp. 83-84).

68. Cf. *Guerra Cuba*, pp. 20-21 et *Guerra EE. UU.*, p. 18.

69. *Guerra Cuba*, p. 21a.

70. Dans le roman par livraisons d'Alvaro Carrillo, *¡Despierta, España !* l'illustration du "désastre" de Cavite (chap. LXXII) est accompagnée de la légende suivante : "los barcos se hundían sin arriar el pabellón" (*op. cit.*, pp. 572/573).

71. *Guerra EE. UU.*, p. 5.

72. *Guerra EE. UU.*, p. 12b.

73. On retrouve cette même idée chez Alvaro de Carillo : "Más fuerte que la coraza de sus barcos, el pecho de tus hijos opondrá barrera infranqueable a la ambición yankee" (*¡Despierta, España !, op. cit.*, p. VII), à cette différence près qu'elle était exprimée avant la défaite et non après.

74. *Rebel. filip.*, pp. 20 et 21, respectivement.

75. *Guerra EE. UU.*, p. 16a.

76. *Guerra Cuba*, p. 19ab.

77. *Rebel. filip.*, pp. 18-19. Cf. également *Guerra EE. UU.*, p. 12b.

78. *Guerra EE. UU.*, p. 12a. Cf. ce qu'écrivait Alvaro Carrillo : "des soldats yankees : "obraban más como piratas que como soldados"(légende à l'illustration des pp. 526/527), ou, encore : "no cumplen lo que prescriben las leyes del derecho internacional" (*op. cit.*, t. 11, p. 235).

79. *Guerra Cuba*, p. 13b.

80. *Guerra Cuba*, p. 21a et *Guerra EE. UU.*, p. 13b, respectivement.

81. *Guerra EE. UU.*, p. 9, *Rebel. filip.*, p. 20b et 16a, respectivement.

82. Cf. *Guerra EE. UU.*, p. 8a. Il faut rappeler encore une fois qu'à l'époque quasiment personne ne mettait en cause la fait colonial ni les bons droits de l'Espagne sur Cuba et les Philippines : "le "¡Viva la integridad nacional !", lancé le 6 juin 1898, par *La Asociación*, organe de la *Asociación general de empleados y obreros de los ferrocarriles de España*, qui déclare compter 8 000 adhérents fin 1898" (cf. Serrano (Carlos). El. P.S. O.E. y la guerra de Cuba. *loc. cit.* p. 84) et la nécessité, selon Clarín, de revendiquer les droits de l'Espagne sur Cuba "por mucho tiempo acaso" (cf. Yvan Lissorgues, *loc. cit.*, p. 73) en témoignent de façon particulièrement significative.

83. "Jamás registró la Historia guerra menos fundada" (*Guerra EE. UU.* p. 11) ; "guerra más infame y más inicua que jamás el mundo viera" (*Guerra Cuba*, p. 4).

84. "La nación más noble que conoció el universo" (*Rebel. filip.* p. 4). "el más respetado pueblo que hubo en el mundo" (*Guerra EE. UU.*, p. 7) ; "no hay en el mundo pueblo que junto a España se ponga en condiciones iguales" (*Rebel. filip.*, o. 13).

85. "Traidor tan ruin y tan canalla es difícil que se encuentre en parte alguna" est-il dit de Calixto García, les ennemis cubains et philippins sont

"insurrectos", "rebeldes", "traidores" ou "conspiradores". Quant aux yankees, à l'instar de leur chef Mac Kinley ("no se registra en la Historia proceder tan villano como el del rufián Mac Kinley" (*Rebel. filip.*, p. 17)), "jamás ningún pueblo tan vilmente trató a España" (*Guerra EE.UU.*, p. 10).

86. Cf. *Guerra EE. UU.*, p. 8.

87. Pour la traîtrise de l'ennemi, cf. par exemple, *Rebel. filip.*, pp. 13, 14, 17, 18 et 20. Pour les intérêts matériels, cf. le qualificatif de "ladrón que acecha" appliqué aux yankees (*Rebel. filip.*, p. 13) soucieux de s'approprier et de dominer de nouveaux territoires (cf. *Guerra EE. UU.*, p. 5) tandis que l'Espagne, elle, ne tirait aucun profit de ses colonies. Les illusions sont celles des *tagalos* et *mambises* qui, malgré l'institution de leur république, seront esclaves (cf. *Guerra EE. UU.*, p. 21b).

88. "...la razón y el derecho están de tu parte, y es más grande y más valeroso un pueblo, cuando combate por tan justas causas", écrivait Alvaro Carrillo (*¡Despierta, España !*, *op. cit.*, p. VII).

89. "Inglaterra contra España siempre pronta" (*Rebel. filip.*, p. 13), avec, en plus, cette étonnante philosophie des peuples : "...los anglosajones/ viven de piraterías/y es natural que se unan/para robar a sus víctimas/que en Europa son los pueblos/de procedencia latina (*Ibid.*, p. 19b), et de rêver d'un front latin anti-anglosaxon : "¡Ay si algún día despiertan ! ¡Ay si se unen algún día !" (*Ibid.*).

90. *Guerra EE. UU.*, p. 6b.

91. *Guerra Cuba*, p. 9b.

92. *Rebel. filip.*, p. 20a. C'est aussi par la faiblesse de l'Espagne que Sagasta expliquera aux Cortes la défaite (cf. Fernández Almagro (Melchor), *Historia política de la España contemporánea. 1897-1902*. Madrid, Alianza Editorial, 1968, pp. 160 et 212).

93. Cf. cette réflexion de Gaspar Núñez de Arce : "Ni siquiera ha tenido la suerte de caer España épicamente como merecían sus viejas glorias. No ha sido vencida por la razón ni el derecho, sino por haberla herido mano aleve, mientras defendía sus amenazados bienes patrimoniales" (*Sursum corda, op. cit.*, p. 6).

94. *Guerra EE. UU.* , p. 20a.

95. 20 000 000 (cf. *Rebel. filip.*, p. 20b).

96. Cf. *guerra EE. UU.*, pp. 5 et 22.

97. *Ibid.*, p. 21ab.

98. Sous forme non interrogative dubitative, cet écho au titre du roman de Rafael del Castillo *alias* Alvaro Carrillo et à une incitation alors courante, se trouve dans *Guerra EE. UU.*, p. 16a.

99. *Guerra Cuba*, p. 17. Une fois cependant Juan del Pueblo suggère une certaine responsabilité collective puisque, dit-il, "no hay culpa más odiosa/que ese estúpido aislamiento/del hombre que sólo vive/para sí dejando necio/que le gobiernen y manden/vividores de mal género/sin dotes y sin virtudes/y ningún merecimiento" (*Guerra EE. UU.*, p. 8a). Mais il s'agit davantage, pour l'augustin, de conduite morale que de conduite politique, et il se garde bien, de toute façon, d'aller plus loin dans les conséquences...

100. Cf. *Rebel filip.*, p. 20, par exemple.

101. *Guerra Cuba*, p. 9.

102. *Guerra EE. UU.*, p. 15. Cette idée était déjà présente, avant 1898, chez Leopoldo Alas qui écrivait dans *La Justicia* du 3-12-1896 : "Muchos han entregado sus ahorros con verdadero sacrificio ; pero los millonarios no comerán ni una trufa menos y tendrán el día de la victoria un regular botín de intereses" (cité par Y. Lissorgues, *loc. cit.*, p. 63).

103. Ce faisant, Juan del Pueblo semble bien relever de l'attitude qui, selon Juan López Morillas, correspond à la première des trois étapes distinguées dans les réactions au désastre colonial, celle "presidida por la irreflexión y el apasionamiento" où "se atribuye la degradación nacional casi

exclusivamente a los errores de la política vigente y se singulariza a los gobernantes de la Restauración para descargar sobre ellos la general inquina" (*loc. cit.*, p. 249).

104. *Rebel filip.*, p. 14.

105. *Rebel filip.*, p. 14a et *Guerra EE. UU.*, p. 5a, respectivement.

106. Un exemple de malédiction in *Rebel filip.*, p. 12. Pour la façon de traiter les "políticos", cf., par exemple, *Rebel filip.*, pp. 4b, 11b, 12b, 14b ; *Guerra Cuba*, pp. 8a, 10a, 17b ; *Guerra EE. UU.*, pp. 7b, 8ab, 20b. On retrouve les mêmes thèmes et anathèmes dans l'épais livre que Vidal Fité consacre, en 1899, aux malheurs de la patrie (*Las desdichas de la patria. Nuestra decadencia. Insurrecciones de Cuba y Filipinas. Guerra y censura militar. Pérdidas y responsabilidades. Exposiciones a S.M. la Reina Regente. Patriotismo, Nuestra regeneración. Programa de gobierno*. Madrid, Imp. de Enrique Rojas, 1899. 361 p. ; cf. plus particulièrement, pp. 41-42).

107. Les concessions au "bon peuple" vont chez l'augustin Juan del Pueblo jusqu'à retenir les accusations portées contre les "ordres monastiques" ("no faltan quienes acusen/de tantos daños al clero..." dit-il dans *Rebel filip.*, p. 5a), responsables d'avoir exploité les Philippines et, par conséquent, amené les Philippins à se révolter : "plaga", "eterna rémora", "cáncer", "parásito", sont les termes employés pour stigmatiser cette attitude, pour en arriver à cette conclusion aussi radicale que conditionnelle : "Si el monaquismo fue origen de la insurrección, debemos cuantos amamos a España pedirle cuentas por ello y acabar con tanta ignominia echándole de este suelo". (*Ibid.*).

Faut-il voir là une concession à l'air du temps, qui est particulièrement anti-clérical, pour se concilier les bonnes grâces du "peuple" en début d'exposé ? Le fait est que cette parenthèse est unique et le clergé ne sera plus évoqué, par la suite, autrement que positivement.

Le problème des responsabilités des ordres religieux sera à nouveau évoqué dans la littérature populaire et militante catholique, en particulier dans une des *Hojitas populares* publiées à Saragosse par le P. Morell, intituée *La pérdida de las colonias* (nº 184), qui blanchit les religieux et accuse les franc-maçons. Cf., en appendice, p. 84, la reproduction de la vignette de la page 1 de cette feuille.

Pour les concordances évidentes entre les accusations de Juan del Pueblo et celles de la presse, cf. les articles analysés par G.A. Dugast (*op. cit.*, pp. 26-27, pour les hommes politiques, et p. 25, pour les militaires).

108. *Rebel filip.*, pp. 17, 22 et 17.

109. *Ibid.*, p. 16.

110. *Ibid.*, p. 20. On trouve la même attitude, de matamore chez Don Carlos qui assurait que "luego tomaría el desquite, no sólo con la palabra, sino con actos para redimir y vengar España" (apud Fernández Almagro (Melchor). *Reacción popular ante el desastre. Loc. cit.*, p. 396).

11. *Guerra EE. UU.*, p. 16ab.

112. *Rebel filip.*, p. 6a. Un peu plus loin Juan del Pueblo assure que "militares diplomáticos no sirven para batallas" (*Ibid.*). Polavieja, "le héros de Paranaque" qui avait été reçu triomphalement à Madrid, le 16 mai 1896, après sa démission, lancera le 1er septembre 1898 un manifeste, mélange d'autoritarisme et de populisme, et selon Manuel Tuñón de Lara "creux" (cf. *Costa y Unamuno. op. cit.*, pp. 73-75), sera, à partir du 4 mars 1899, Ministre de la Guerre du gouvernement Silvela et démissionnera de ce poste le 23 septembre de la même année.

113. *Guerra EE. UU.*, p. 20 et *Rebel. filip.*, p. 22.

114. *Rebel. filip.*, p. 22.

115. *Ibid.*, p. 5.

116. *Guerra EE. UU.*, p. 20.

117. Dans *El problema nacional (op. cit.)*, Fray Teodoro Rodríguez (a) Juan del Pueblo reviendra sur les solutions à proposer : devant les "graves

peligros porque atraviesa nuestra querida Patria (se propone) designar el sitio en donde radica el daño, su intensidad, sus consecuencias y sus remedios para deducir las dificultades del presente y el porvenir que nos aguarda dans ce qu'il qualifie de "dura catalinaria", contre-courant de la "masa dominante".

Il faut d'abord "un hombre al frente del Poder, de superior mentalidad, de altivo carácter, de ánimo heroico y resuelto, un hombre que resolviera la cuestión política y la económica y la moral por el esfuerzo de su voluntad y por el llamamiento de todos al sacrificio de sus errores... un hombre de tal mentalidad y de tales arrestos que al frente del Gobierno responsable, en unión de nuestro amado Rey joven pudiera solucionar esta agudísima crisis nacional (p. 103).

Après avoir manifestement pensé à Polavieja ("el general cristiano"), il se demande : "¿Y en dónde está ese hombre que nosostros no vemos por ninguna parte ?" (il faudra attendre 1921 et Primo de Rivera...). Et puis trouve le *quid divinum* que "nos redima de nuestros males" dans l'union de tous : "Todos : El Rey, el Pueblo", "con abstracción de sus enojos y de sus pasiones políticas, haciendo uso de sus derechos individuales para elegir representantes honrados e inteligentes. El pueblo imponiéndose en noble energía a los caciques y vividores, saliendo de su voluntario retraimiento la España intelectual como fuerza motriz de la máquina del Estado" (p. 108-110), "el Ejército, la Iglesia, los Republicanos, los carlistas liberales y conservadores...", "un gobierno con pacto de tregua... ; un gobierno de salvación pública de defensa nacional, con el entusiasmo de todos podría evitarnos la catástrofe" (pp. 108-110) en appliquant un programme (pp. 110-111) qui pourra intéresser les spécialistes des "arbitristas y curanderos de siempre y de 1898", comme les appelle Melchor Fernández Almagro.

118. On ne peut s'empêcher en effet de penser plus particulièrement au *Romancero de la guerra de Africa* publié en 1859-1860 sous trois formes : édition de luxe, édition courante et édition de colportage, celle-ci faisant l'objet de nombreuses rééditions, par la suite. Dans ce *Romancero*, "pour justifier la guerre, tous ont recours aux mêmes arguments stéréotypés qui font appel à l'honneur national, la tradition historique, la religion, la civilisation... en plus des Cid, Alfonsos et Gran Capitán" (Lecuyer M.C.) et Serrano (C.). *La guerre d'Afrique et ses répercussions en Espagne*. Paris, P.U.F., 1976, p. 89), qui insistent, par ailleurs, sur ce qu'ils appellent les valeurs "conglomérantes" (pp. 135-164, et plus particulièrement p. 154).

119. Cf. *op. cit.*, p. 116, Juan del Pueblo, lui-même, avec une bonne dose de cynisme ou d'inconscience, s'étonne en 1905 devant "un pueblo resignado, humilde, fatalista, somnámbulo. Un pueblo cataléptico, que no se acuerda de dónde viene, en dónde está, hacia qué punto se dirige : un pueblo que debemos adorar, por que, apesar de sus defectos que no son suyos, que no le pertenecen, sabrá sufrir y es bueno y guarda incluso en la noche de su inconsciencia, como una llama de alma nacional, capaz de resplandecer en toda su plenitud" (*El problema nacional, op. cit.*, p. 102). Juan del Pueblo a lieu d'être satisfait, lui qui a grandement contribué (à son niveau) à maintenir allumée la flamme de l'âme nationale et à accentuer ainsi la catalepsie.